

F.L.N. : LE TERRORISME EN FRANCE

1957. La pacification se poursuit en Algérie avec les moyens importants que le gouvernement français met enfin à la disposition du commandement.

Couverture : Photo Montmarchais



TRENTE-SIX JOURS SANS GOUVERNEMENT

Yves COURRIÈRE

INCIDENTS aériens à la frontière algéro-tunisienne. Le torchon brûle avec Bourguiba, qui a proclamé l'état d'urgence dans les provinces frontalières. Le barrage électrifié – la fameuse ligne Morice – est enfin terminé. Les troupes de l'A.L.N. ont de plus en plus de mal à faire parvenir aux maquis algériens les armes, les munitions et les renforts indispensables à la poursuite de la révolution. Mais l'aide fournie par la Tunisie permet à l'« armée des frontières » de multiplier les pilonnages de postes français. Sans risque aucun. La rogne et la grogne règnent dans les rangs militaires français, outrés de se voir refuser le « droit de poursuite » qui, à leur avis, « réglerait » définitivement le problème de l'aide tunisienne au F.L.N. Paris se montre à leurs yeux d'une faiblesse coupable. Les germes du futur 13 mai se développent aux abords d'un petit village tunisien : Sakiet. Mais personne ne le sait.

Qui d'ailleurs se soucierait de Sakiet dans ce Paris politique en proie à la crise? Trente-six jours sans gouvernement! Mollet pressenti... Pinay pressenti... Pleven « concilie »... Il faut un gouvernement. A tout prix. De tour de piste en tour de piste, le monde politique français ressemble à un cirque dont les clowns ne font plus rire. L'Assemblée nationale refuse successivement son investiture à Mollet, puis à Pinay. Le tout jeune Félix Gaillard est à son tour pressenti. Réussira-t-il?

A Alger où la « bataille » touche à sa fin, l'armée professe un mépris de plus en plus visible pour cette « politicaille » qui réduit à néant les efforts militaires. Il faut que cela change. On ne peut plus, on ne veut plus, « mourir pour rien ».

Et là-haut, très haut dans le ciel, un curieux engin tourne autour de la Terre et envoie inlassablement ses bip-bip. *Son nom? Spoutnik I. Il sera suivi de bien d'autres.*

Y. C.

SOMMAIRE N° 231 :


Technor/Bloch-Lainé

Fin août 1956, le 9e zouaves prend position dans Alger, où ses compagnies sont « dispatchées » dans tous les quartiers. La 4e s'installera dans la Casbah, au palais Klein.

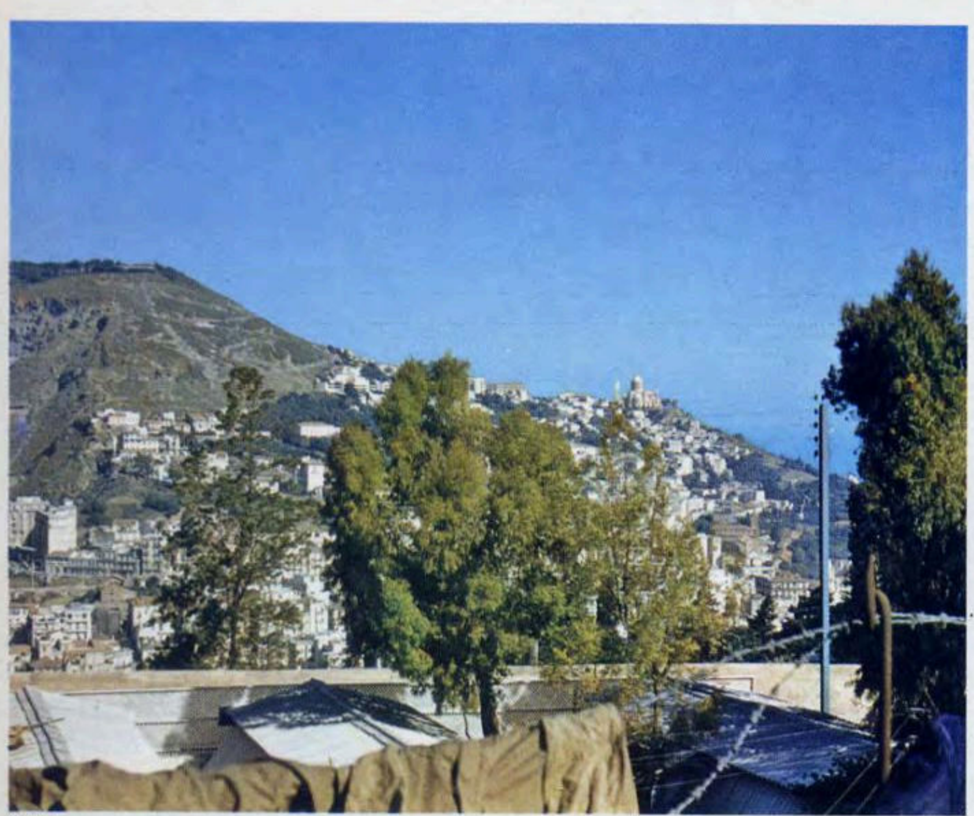
LES ZOUAVES DANS LA BATAILLE D'ALGER

ON s'est beaucoup étendu sur les aspects dramatiques de la « bataille d'Alger » (1) : bombes, sévices, etc. On s'y est étendu si complaisamment qu'on a fait, en définitive, le jeu du F.L.N. Pour faire connaître une révolution, il faut du sang à la « une ». Peu importe que ce soit celui d'innocentes victimes.

Or la lutte menée à Alger eut aussi un aspect plus discret, plus humain, dont le prolongement se solda par des résultats efficaces. Le « congrès de la Soummam » ▶

(1) Le terme « bataille d'Alger » a été une malencontreuse erreur psychologique pour qualifier ce qui n'était qu'une opération de police, erreur que la propagande adverse ne manqua pas d'exploiter.

calme, rusé, tenace : Sirvent, le "capitaine de la Casbah"



Marbot

◀ Avant que les paras interviennent dans la bataille urbaine, tous les quartiers des hauteurs d'Alger, au-dessus de la Casbah, sont tenus par les zouaves. Montpensier, Rovigo, Frais-Vallon, El-Kettar *(photo)*. La Casbah est le secteur du capitaine Sirvent.



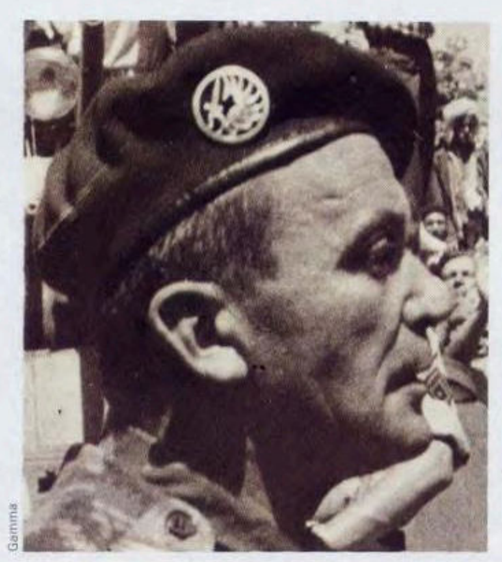
Chaban-Delmas, qui ▶ sera ministre de la Défense nationale de novembre 1957 à avril 1958, en visite dans la Casbah, guidé par le capitaine Sirvent *(à sa gauche)* et accompagné par les généraux Salan, Massu, Allard, le préfet Barret *(entre Massu et Allard)*. *Au fond :* Jouhaud.

achevé, les principaux membres du C.C.E. gagnent Alger : caisse de résonance idéale pour les actions spectaculaires décidées — grève générale, attentats — destinées à impressionner l'O.N.U. Yacef Saadi, l'homme qui a réussi à imposer la loi du F.L.N. à la population grâce à ses équipes parmi lesquelles des proxénètes spécialistes des règlements de comptes, est nommé adjoint militaire de la zone autonome d'Alger. Il reçoit 15 millions et mission de recruter 3 000 *fidayin*.

La Casbah est renforcée

Ce n'est pas une mince affaire. D'autant que les autorités, averties des décisions prises en Kabylie, sont sur le qui-vive et que la police n'ignore pas la présence à Alger des principaux chefs de la rébellion intérieure. Elle possède une photo d'eux, prise récemment au domicile d'un complice européen; elle connaît en partie les complicités dont disposent les rebelles dans certains milieux européens; elle sait, entre autres, que le maire d'Alger, Jacques Chevallier, pourvoit le F.L.N. en fausses cartes d'identité.

En août 1956, le dispositif militaire appliqué dans Alger est renforcé, les sections de l'armée, jusque-là mises chaque jour à la disposition des commissaires de police, deviennent permanentes. Sous la direction du colonel Pénicault, adjoint au commandant du C.A. d'Alger, le colonel Marey, major de garnison, est chargé de coordonner l'action des forces de l'ordre et de la police.



Gamma



A gauche : le colonel Godard. Le 4 juin 1957, il devient le patron de la lutte contre Yacef, s'installe dans la Casbah, demande qu'on rattache le Sahel à Alger. *A droite,* le colonel Trinquier, fondateur du D.P.U.

Les moyens militaires sont fournis par le 9e zouaves, le 13e R.T.S. (agissant surtout dans le Sahel), la compagnie de police militaire et la musique de la garnison, les commandos de l'air, enfin, par les états-majors, les services et les établissements militaires.

Fin août, l'adaptation des moyens militaires aux autorités de police devient donc permanente. La 1re compagnie de zouaves est appliquée sur Montpensier et sur Rovigo, la 2e à El-Kettar, la 3e au Frais-Vallon et la 4e dans la Casbah, cette Casbah grouillante d'une population incontrôlable où le bourgeois aisé et l'ouvrier honnête côtoient proxénètes et filles de joie, cette Casbah toujours prête, depuis des siècles, à la clandestinité, cette Casbah — tout le monde en a le sentiment — qui sera la pierre de touche de l'action qui se prépare.

Progressivement, des éléments sont également mis en place auprès des commissariats de Bouzaréa (transmissions), d'Hussein-Dey (génie), de Fort-l'Empereur (D.A.T. 411), de Belcourt, etc.

Le capitaine Sirvent, qui commande la compagnie de la Casbah, est pied-noir. Il a une parfaite connaissance de l'arabe. Le monde de la Casbah lui est familier — entre deux concours à l'École militaire, il y a été un an instructeur. C'est un



E.C.P.A.

homme carré, robuste, actif, qui, en Indochine déjà, a témoigné d'excellentes dispositions pour le renseignement en milieu indigène. A Alger, il est chez lui. Il dispose d'une centaine d'hommes, des rappelés, originaires du Nord, dont 75 % de gradés qui ne rechigneront devant aucune servitude.

Des chevaux de frise ont été établis autour de la Casbah; aux chicanes, on contrôle les habitants. Nuit et jour, des patrouilles de soldats et de policiers parcourent la ville.

Les colères du F.L.N.

La mise en œuvre des forces de l'ordre est un peu processionnelle, mais l'organisation ne manque pas d'efficacité, même si elle ne donne pas lieu à de triomphants bilans. D'août à décembre, le nombre des attentats ira décroissant; 80 terroristes armés, tentant de s'enfuir devant les patrouilles, sont abattus; une centaine d'armes sont récupérées; de nombreux suspects sont remis à la police dont un frère de Yacef Saadi.

Déjà, on effectue les premières « conversions » de fellaghas — dont celle, très importante, de Farès Saïd. Déjà, on remonte l'organigramme de la zone autonome d'Alger. Ben M'Hidi et Yacef Saadi ont constitué, d'une part, des groupes de tueurs, chargés des attentats, et, d'autre part, des groupes de choc : une police de protection pour l'O.P.A. (collecteurs de fonds, propagandistes, agents de liaison, etc.) et une autre pour punir les récalcitrants. L'organisation est si cloisonnée que, parfois, des règlements de comptes interviennent entre deux groupes.

La Z.A.A. s'est attachée, non sans succès, à éliminer les messalistes. Les premiers essais de fabrication de bombes, en revanche, sont moins heureux.

Fin décembre, l'assassinat d'Amédée Froger va provoquer des incidents entre Européens et musulmans. Pour le F.L.N., c'est un excellent prélude psychologique pour les actions qu'il prépare :

- Une grève générale, qui doit se déclencher le 28 janvier. « Il faut, dit Ben M'Hidi, que la ville soit paralysée, comme morte »;
- Une flambée de terrorisme, en lançant des « commandos de la mort » sur les quartiers européens (1). Un peu partout, ordre a été donné d'exterminer tous les Européens, même les enfants.

Il est évident que les moyens en place sont insuffisants pour parer aux menaces, surtout s'il faut aussi contrôler les réactions des Européens.

C'est ainsi que, le 7 janvier, Lacoste charge Massu du maintien de l'ordre : « Il faut débarrasser Alger de sa vérole », dit-il. Le 9, les régiments de paras reconnaissent leurs secteurs et opèrent quelques rafles — la première filière sera fournie par une maîtresse jalouse qui dénonce son amant, tueur du F.L.N., à un O.R. du Sahel!

Dans la Casbah, la protection est renforcée par deux compagnies de zouaves, trois de Sénégalais, une du 117e R.I., trois escadrons de gendarmerie, un groupe d'escadrons du 25e dragons.

Le 26 janvier, en lever de rideau, trois bombes explosent dans des cafés d'Alger.

La grève générale : un échec

Le 28 janvier au matin, grève générale. Le colonel Marey donne l'ordre d'ouvrir les magasins coûte que coûte.

« Je décidai tout d'abord, dira le capitaine Sirvent, de faire ouvrir les magasins d'alimentation. Devant le refus des commerçants quelques volets sont arrachés. Un commerçant me dit discrètement : « Appelle deux gendarmes pour qu'ils me » bousculent un peu, j'ouvrirai. » Ainsi fut fait. L'élan était donné. La préfecture m'avait remis des ordres de réquisition en blanc signés du préfet; les gendarmes les présentent, dûment remplis, aux commerçants récalcitrants. Les travailleurs sont invités à se rendre à leur travail. Les entreprises publiques, les administrations, envoient des cadres européens chercher leurs employés. On interpelle ceux-ci nommément. On les bouscule aussi un peu pour qu'ils paraissent céder à la force. Toute la Casbah se rend au travail; Massu met des camions du train à leur disposition pour rejoindre chantiers et bureaux. »

Aux postes de contrôle, les paras, qui disposent d'ordres d'assignation également délivrés en blanc par la préfecture d'Alger, appréhendent les suspects, qu'ils rassemblent au stade de Saint-Eugène.

Plus tard, le F.L.N. avouera que cette première rafle avait déjà sérieusement bouleversé ses réseaux.

Le 29 janvier, la grève est terminée à Alger, ainsi que dans le reste de l'Algérie, sauf en Kabylie. Elle n'a d'ailleurs jamais été massivement suivie dans toute l'Algérie. ▶

(1) Cette flambée de terrorisme n'aura d'ailleurs pas lieu.

Actualités Gaumont

Le colonel Marey. Il deviendra l'adjoint de Godard à Alger-Sahel, avec Trinquier et Vaudrey. De tous, il est celui qui, comme Sirvent, a la plus grande expérience des milieux musulmans de la ville arabe, où il « opérait » bien avant la « bataille d'Alger ». Marey sera assassiné à Guelma, en mai 1958, dans sa jeep. ▶

la tâche obscure et difficile du colonel Marey

Pour le F.L.N., c'est un échec. Le 10 février, bombes sur les stades. Pas plus ces attentats que ceux du 26 janvier ne suscitent de réactions violentes chez les Européens.

Dans une étrange atmosphère de kermesse où, à force de musique arabe, kabyle et militaire ainsi que de slogans intégrationnistes, on s'évertue, sans trop y parvenir, à « dégeler » les musulmans, les paras, aidés par des éléments du secteur, poursuivent nuit et jour leurs investigations, contrôles, patrouilles, perquisitions, etc.

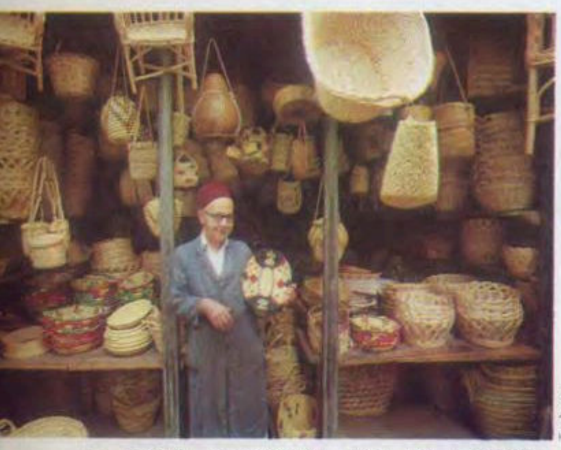
On fait d'étranges découvertes. Le voile se lève sur les complicités (1) dont bénéficie le F.L.N. : des musulmans nantis qui doivent tout à la France; des Européens communistes, progressistes chrétiens, des prêtres qui excipent de principes charitables. Or il s'agit, dans de nombreux cas, de lesbiennes, d'homosexuels, de prêtres en rupture de chasteté dont le « résistancialisme » vole assez bas et n'a pas du tout la pureté dont ils se réclament.

La population de la Casbah est soigneusement recensée.

Le 24 février, les membres du C.C.E. fuient Alger, sauf Ben M'Hidi, qui a été arrêté la veille.

Yacef Saadi devient le seul chef de la zone autonome d'Alger.

On fait le bilan : 114 chefs de cellule, 136 terroristes, 470 membres de l'O.P.A. capturés, 653 armes récupérées, 87 bombes et des ronéos... dont une sort de l'évêché!



La Casbah commerçante n'est pas misérable...



... Épiciers, confiseurs, boulangers, que la grève...



... du 28 janvier amènera à fermer. Spontanément?

Le F.L.N. respire

Du côté du commandement français, une réorganisation des zones militaires est décidée. En premier lieu : le secteur Alger-Sahel. La ville est répartie en sous-secteurs. Le 4 mars, sur ordre de Lacoste, Trinquier met en place le dispositif de protection urbaine.

A l'instar de leurs chefs, beaucoup de militants rebelles quittent Alger pour la Kabylie ou pour la wilaya 4. L'O.P.A. se disloque.

Le calme revenu, surgissent les scrupules. En métropole, à l'instigation du F.L.N. et de ses complices, une violente campagne a été déclenchée contre les sévices, réels ou imaginaires, dont s'est accompagnée la répression. La torture est dénoncée. Mais on a beau jeu de juger du point de vue de Sirius ou d'un confortable fauteuil d'académicien, lorsque l'on n'a pas vu une femme retenir dans ses mains ses entrailles déchirées par une bombe, des bébés éventrés, des enfants aux yeux d'agonisant regarder la vie fuir de leurs jambes arrachées.

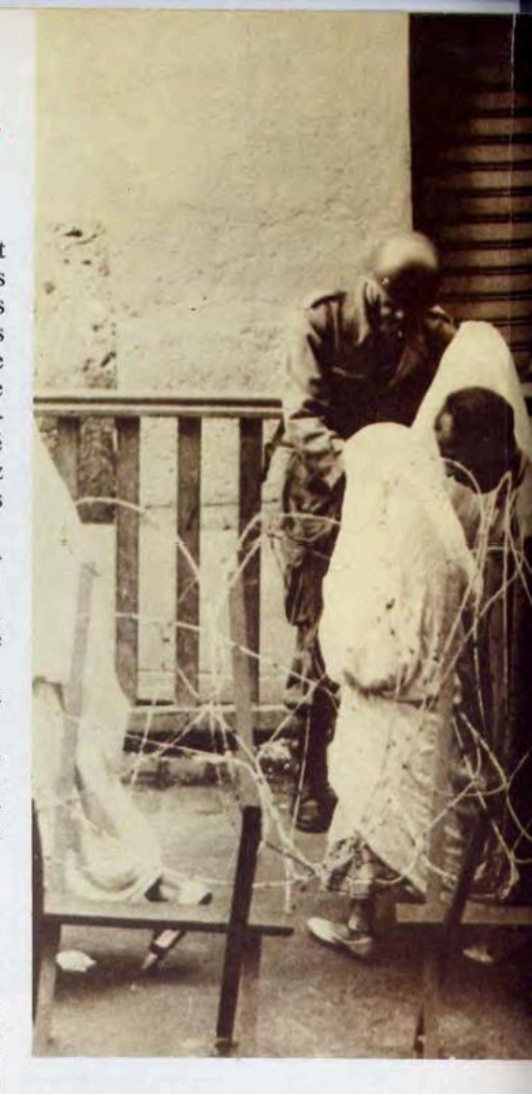
Notre résistance, à nous Français, malgré l'assimilation scandaleuse qui sera faite pour ameuter l'opinion publique, n'a jamais été celle-là!

Des instructions du ministre résidant et du commandant interarmées rappellent les règles de la légalité. Des commissions sont créées.

Les régiments de paras repartent pour les djebels. Le F.L.N. respire.

En juin, cependant, une commission internationale contre le régime concentrationnaire, présidée par un Belge, le Dr André, et composée d'hommes et de femmes ayant connu les camps nazis, visite avec minutie — et souvent à l'improviste — les camps et lieux de détention signalés par les agents du F.L.N. Elle inspecte ainsi la villa Sesini, dénoncée avec tant de vigueur.

La commission conclut son rapport en lavant la France de l'accusation d' « avoir établi un régime concentrationnaire en Algérie ».



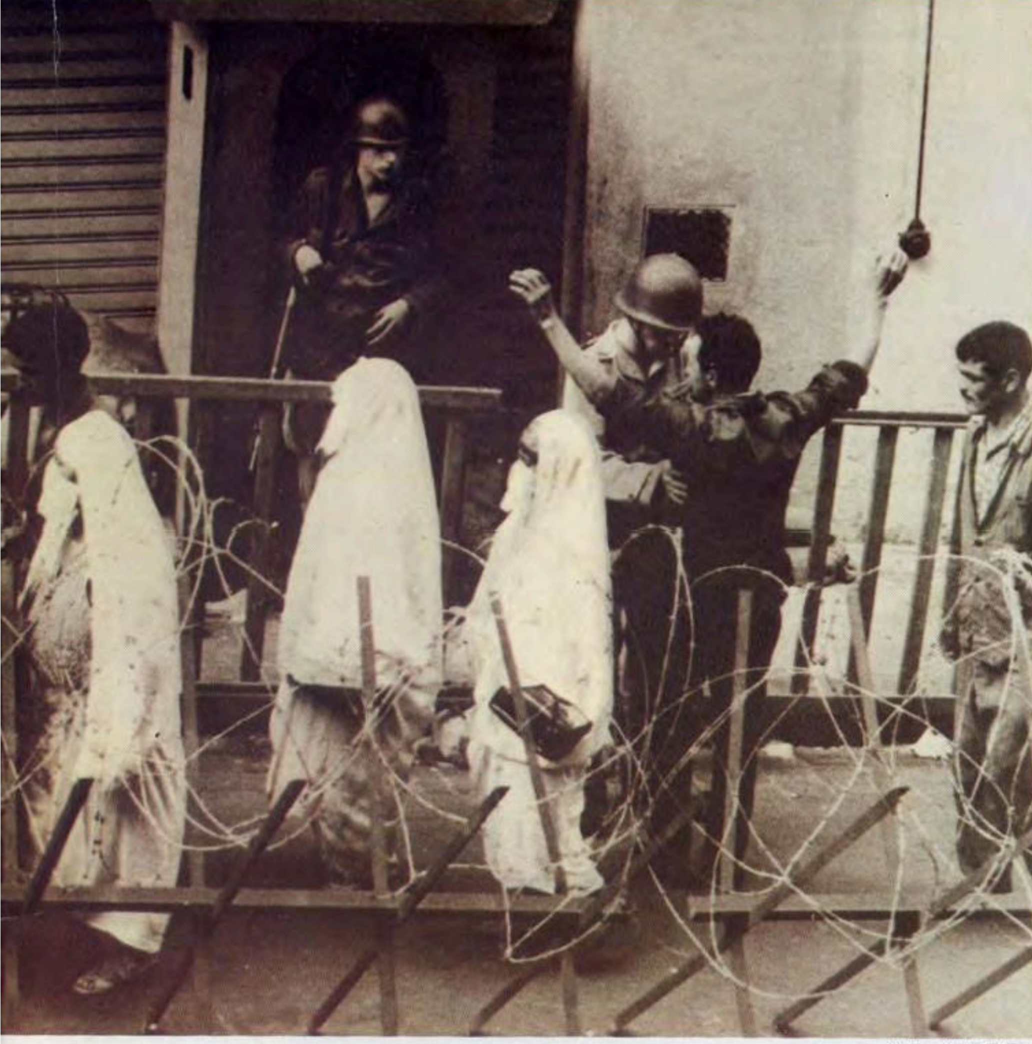
« Un dingue de la détente »

Germaine Tillion, l'une des personnes les plus promptes à dénoncer la répression, appartenait à cette commission. Les voyages qu'elle accomplira en Algérie sous ce prétexte lui serviront à rencontrer Yacef Saadi et Ali la Pointe, à leur apporter le salut compréhensif d'hommes politiques des horizons les plus divers et à organiser, avec l'aide de la sécurité militaire, le voyage à Tunis d'un agent de liaison qu'elle avait elle-même recruté.

Ce dernier devait transmettre une lettre de Yacef Saadi demandant au C.C.E. la fin des attentats aveugles et... une autre réclamant des détonateurs pour ses bombes — chose que Germaine Tillion se devait de ne pas ignorer.

Le 13 avril, Yacef Saadi décide la reprise des attentats. Il éprouve de plus en plus de difficultés à reconstituer ses réseaux.

(1) Complicités que les autorités civiles n'ignoraient pas mais auxquelles elles ne mettaient pas un terme, craignant les remous « politiques ».


Cinémathèque française

◀ Une séquence du film de Pontecorvo, *la Bataille d'Alger.* Les effets d'un an de terrorisme, à l'heure où les chefs de la révolution ont établi leur P.C. dans la ville arabe.

Le 3 juin : trois bombes explosent dans des lampadaires. Le 9 juin, c'est l'attentat dans un dancing populaire, sur la Corniche.

Lacoste fait, en hâte, revenir les paras : on craint, à l'occasion des obsèques des victimes, la réaction des pieds-noirs. Les obsèques, effectivement, tournent à l'émeute.

Force est de reconnaître que les attentats ne cesseront qu'avec la disparition de Yacef et de son équipe.

Ces tueurs sont connus, grâce à l'extraordinaire travail de renseignement accompli par le capitaine Faulques, aidé par la police, plus ardente depuis qu'elle est « couverte » par l'armée, et grâce aussi à la pénétration des réseaux F.L.N. par le capitaine Léger (1). Ils reçoivent l'un et l'autre l'appui, précieux, du capitaine Sirvent.

On se remet donc à épurer la Casbah. Les uns après les autres, les derniers tueurs tombent... Yacef Saadi, Ali la Pointe — « un dingue de la détente », avait dit de lui Yacef, qui conduira lui-même les parachutistes du 1er R.E.P. au repaire de son camarade...

A l'image de la Casbah, la ville d'Alger retrouve un calme qu'elle n'avait pas connu depuis longtemps.

Si la « bataille d'Alger » perd son côté spectaculaire, reste néanmoins à accomplir la tâche la plus délicate : la pacification des esprits.

Les coups portés à la rébellion de janvier à octobre 1957 étaient nécessaires, mais il y a des plaies à panser.

(1) Les « bleus », montés par Léger avec l'aide du célèbre Surcouf, un musulman décoré de la Légion d'honneur et de la médaille militaire, héros de la Résistance en France.

Sirvent, qui ▶ fut le capitaine le plus renseigné sur les habitants et les coutumes de la Casbah, où ce pied-noir, qui y fut instructeur, se promenait comme chez lui...



Le dernier quart d'heure

Le général Massu est devenu le commandant de la zone Nord algérois, comprenant le secteur Alger-Sahel, dirigé par le colonel Godard. Le colonel Marey se consacre plus particulièrement à la pacification.

Le colonel Marey ne s'est pas mis en vedette pendant la « bataille d'Alger ». C'est un homme modeste, le travail qu'il a fait en compagnie du capitaine Sirvent n'a jamais fait l'objet de conférences de presse à grand spectacle.

En fait, il s'est parfois heurté aux parachutistes. Mais il ne jettera pas le manche après la cognée. Il sait que la guerre est faite d'actions brutales et il s'est réservé la tâche la plus obscure et peut-être la plus difficile.

Marey jouit d'un grand prestige moral. Un journaliste, Claude Paillat (1), dira de lui : « Sa devise, il l'a empruntée à Charles de Foucauld : « Je veux habituer » tous les habitants de ce pays, chrétiens, » musulmans, juifs ou idolâtres, à me » considérer comme leur frère, leur frère » universel. »

Marey poursuit avec foi son travail de rapprochement avec la communauté musulmane.

Le D.P.U., mis en place par Trinquier, a le mérite de placer les musulmans à l'abri des intrusions des rebelles, de leurs méfaits.

Pour pallier l'insuffisance de l'administration, on a créé dans Alger des S.A.U. Deux sont dans la Casbah où, avec l'aide du service social, elles recherchent le contact avec la population.

Grâce à l'argent saisi sur le F.L.N., Marey crée des cités d'urgence : celle d'El-Kettar, par exemple.

Les relations avec les musulmans, d'abord réservées, s'amplifient au fur et à mesure que la menace du F.L.N. se dissipe. Les regards se font moins fuyants. Les conversations s'engagent. Dans les cafés maures, on offre le thé ou le café aux hommes des patrouilles. Les contrôles s'espacent.

La Casbah redevient ce qu'elle était : un village qui n'a de mystère que pour ceux qui ne le connaissent pas... **H**

Général JACQUIN

(1) *Dossiers secrets de l'Algérie* (Robert Laffont).

Gamme


La musique du 9e zouaves en route pour la Casbah.

TERRORISME F.L.N. EN MÉTROPOLE

29 MAI 1957 : ALI CHEKKAL ASSASSINÉ AU STADE DE COLOMBES

▲ Ce dimanche-là, 29 mai 1957, c'était, à Colombes, la finale de la Coupe de France de football. Dans le public qui envahit les tribunes il y a un assassin, Ben Sadok. Il « descendra » Ali Chekkal à la sortie.

◄ Ali Chekkal, ancien vice-président de l'Assemblée algérienne. Son amitié opiniâtre pour la France, contre vent et marée, fait de lui l'homme à abattre pour le F.L.N. Abattu, il l'est, au stade de Colombes, en mai 1957.

Keystone

PRINTEMPS 1957... Le conflit algérien multiplie ses prolongements en métropole. Bourgès-Maunoury réclame des sanctions contre le général de La Bollardière, qui a demandé à être relevé de son commandement de la région de Blida « pour protester contre certaines méthodes de pacification ». J.-J. Servan-Schreiber est inculpé de participation à une entreprise de démoralisation de l'armée et de la nation à la suite de la publication, dans son hebdomadaire, d'une série intitulée *Lieutenant en Algérie*. Au sein de l'Union des étudiants de France, c'est la scission par suite d'un désaccord sur la position à adopter à l'égard du problème franco-algérien.

Au congrès radical, Mendès-France réclame le rétablissement des droits de l'homme et des libertés pour tous en Algérie. Il demande une large amnistie pour faciliter la réconciliation entre les populations française et musulmane, pour le rétablissement du contact politique et de la confiance... Mais sa voix est couverte par le crépitement des mitraillettes et les explosions des bombes du F.L.N. La terreur a traversé la Méditerranée. Elle se répand à travers l'hexagone.

L'année précédente, à la même époque, on dénombrait à peine une dizaine d'agressions et trois morts en moyenne par mois. Aujourd'hui, la vague d'assassinats politiques se solde par une cinquantaine de meurtres mensuels. Après les règlements de comptes entre F.L.N. et M.N.A., les commandos terroristes s'en prennent à leurs coreligionnaires qui refusent de participer aux collectes ou simplement suspectés de froideur à l'égard du mouvement. A Paris, à Nice, à Strasbourg, des bombes font voler en éclats les petits cafés musulmans.

Dans certaines caves de la Goutte-d'Or — la « Casbah de Paris » —, des tribunaux expéditifs tiennent séance, condamnent, exécutent. On retrouve des cadavres égorgés, ou la nuque trouée, dérivant, pieds et poings liés, au fil de la Seine. Paris, mais aussi le nord de la France, Lille, Roubaix, Valenciennes, sont notamment le théâtre de cette lutte impitoyable.

« Tu es un traître. Tu vas payer »

L'organisation du mouvement nationaliste s'est considérablement perfectionnée en métropole. Le centre F.L.N., ou *kasma*, exerce une double activité : politique, d'une part, d'action directe, d'autre part. Les commandos politiques, dirigés par un commissaire, comprennent un trésorier, un responsable pour l'impression et la distribution des tracts et plusieurs propagandistes. Le commando politique est aussi régionaliste : les douars se reconstituent à Paris sous l'égide du F.L.N.

Quant aux « commandos de choc », composés d'hommes prêts à tout, ils ont pour tâche d'entretenir en France, et particulièrement dans la région parisienne, la psychose de l'attentat. Leur mission : exécuter les sentences de mort prononcées par le comité directeur ou le tribunal d'une fédération. Le condamné, qui a été informé par lettre ou par téléphone : « Tu es un traître. Tu vas payer », sait que ses jours sont comptés et qu'à moins d'un miracle...

Chaque *kasma* compte plusieurs de ces « commandos de choc », chacun composé de trois à six membres, dont un seul est en relation avec les dirigeants. Le cloisonnement est rigide. Il est inspiré du système



Presse Sport

de la « troïka » des révolutionnaires russes d'avant 1917, système qu'avait déjà copié l'organisation des « cinq doigts de la main » des F.T.P. de la Résistance : en cas d'arrestation d'un des membres, ses aveux ne peuvent permettre de remonter la filière de la *kasma*.

Il s'agit de faire régner la terreur en frappant les imaginations. Aussi les mises en scène macabres ne sont-elles pas rares. A Arcueil, par exemple, le 4 mai, on découvre un cadavre avec un poignard enfoncé dans la gorge jusqu'à la garde. Au pied du corps, un carton dans lequel est fiché un couteau et portant les initiales F.L.N. en lettres de sang.

A ces atrocités, des organisations européennes antifellaghas répondent par d'autres atrocités. A Marseille, on trouve deux cadavres de Nord-Africains dont les oreilles coupées ont été envoyées, dans de petits paquets, au préfet des Bouches-du-Rhône et à deux quotidiens locaux.

C'est l'attentat au plastic contre le domicile de Marcel Champeix, secrétaire d'État aux Affaires algériennes. Ce sont des agressions aveugles contre des particuliers : un brave ajusteur parisien, qui n'a jamais fait de politique, est abattu froidement, rue Frochot, à Paris. Un serrurier tombe sous les balles, rue de Belleville, alors qu'il regagne son domicile. Et puis commencent les attaques contre des cars de police en patrouille, contre des commissariats de police, dont les gardiens, désormais, devront s'abriter derrière des murets en béton...

Les rafles qui se multiplient à travers toute la France, les coups de filet quasi quotidiens dans les milieux nord-africains, ne parviennent pas à stopper cette escalade de la terreur. Et le 17 mai, c'est l'affaire Tremeaud.

La femme du préfet de Strasbourg, André-Marie Tremeaud — qui a été en poste en Algérie et qui a adopté une attitude ferme à l'égard des rebelles algériens — ouvre un paquet envoyé par poste et destiné à son mari. C'est une boîte de cigares piégée qui décapite la malheureuse. L'enquête orientera les policiers vers un organisme allemand : le « Nord Afrikanischer Club », dont le siège est à Hambourg. Il se charge de rapatrier les Allemands engagés dans la légion étrangère et qui, à la suite d'une propagande parfaitement organisée, désertent en Algérie.

Peu de temps avant l'attentat qui a coûté la vie à Mme Tremeaud, le « N.A.C. » avait diffusé des tracts annonçant son intention d'opérer des sabotages spectaculaires en France et de se livrer à des attentats contre des personnalités... Mais à la fin du mois, c'est une action plus spectaculaire encore que commet le F.L.N.

Les clameurs qui ont encouragé les deux équipes se sont tues. Les gradins se vident lentement tandis que le soleil décline sur Colombes. Pour la première fois depuis quarante ans la Coupe de France de football va partir pour Toulouse. Par 6 buts à 3, la science inexorable des Languedociens a eu raison de l'ardeur farouche des Angevins.

Affable, souriant comme à l'accoutumée, le président René Coty, qui vient de féliciter les vainqueurs, prend congé des personnalités, serre des mains, a un mot aimable pour chacun :

« Un beau match, comme vous les aimez », dit-il à l'émir Ali Chekkal, grand amateur de football, qui ne manque aucune rencontre.

Vêtu à l'européenne, mais reconnaissable à son inséparable fez, l'ancien vice-président de l'Assemblée algérienne se tient aux côtés de M. Roche, directeur de la police municipale, et du commissaire Maizières, des Renseignements généraux. Le président Coty remonte en voiture et les trois hommes s'apprêtent à en faire autant devant l'issue principale du stade, qui débouche rue Paul-Bert.

Derrière eux, dans la foule, un jeune Algérien, mince, élégamment vêtu, pantalon noir, loden olive et chaussures de daim, joue des coudes, se faufile, arrive à la hauteur des personnalités, bouscule un policier.

« Je suis un volontaire de la mort... »

L'homme a la main enfouie dans la poche du loden que gonfle un pistolet. A 1,50 mètre d'Ali Chekkal, il fait feu une fois à travers l'étoffe du vêtement. L'émir, atteint dans le dos, s'effondre. Le meurtrier n'a pas le temps de tirer une seconde balle : un témoin le saisit par les cheveux, le ceinture, le jette à terre, lui arrache son arme. C'est un policier en retraite venu assister au match, Yves Madec.

Le directeur de la police municipale et le commissaire Maizières se penchent ▶



Presse Sport

Nul ne se doute de ce ▶ qui va se passer. Le président Coty félicite les équipes, le soleil brille, les parlementaires bavardent (*à gauche :* les présidents Le Troquer et Monnerville). Toulouse et Angers ont fait match nul. Pour le F.L.N., le score est ailleurs, sur le terrain qu'il vient de se choisir : l'hexagone. Une cinquantaine de meurtres par mois. Quant aux équipes, ce sont celles des « commandos de la mort ».

14 juillet 1957 : Les paras d'Algérie « font » un triomphe, aux Champs-Élysées


Paris-Match

Le président René Coty

Le défilé des troupes sur les Champs-Élysées, le 14 juillet 1957, conservera une place et une signification uniques : il fut une des plus grandes, et la dernière sans doute à ce jour, des manifestations de l'unité nationale et de la ferveur du pays envers son armée.

Quinze ans après, quel n'est pas notre étonnement de constater la concordance de toute la presse, de tous les témoins : les mêmes termes se retrouvent quels que soient les commentateurs : « enthousiasme et ferveur, joie tempérée d'émotion et de gravité, unanimité ».

Les héros du jour sont, en fait, les parachutistes, dont 3 000, conduits par le général Gilles, défilent superbement. Ils ont été retirés des opérations en Algérie, juste le temps de recueillir l'adhésion sans réserve de la capitale. Ils représentent toutes les unités de leurs deux divisions : la 10e, commandée par le général Massu, et la 25e, par le général Sauvagnac, qui marchent à leur tête.

Mais les troupes musulmanes, les harkis en particulier, leur sont associées dans les démonstrations populaires. Comme dans les combats ou les actions de pacification qu'elles mènent avec eux.

Quels documents pourraient donner à ce défilé son sens profond mieux que les commentaires ou les récits de la presse du lendemain?

La Fête nationale (1) et le défilé militaire sur les Champs-Élysées avaient, cette année, une signification exceptionnelle et grave.

L'unanimité de la foule, son concours, son empressement, sa ferveur ont pu frapper tous ceux qui spéculent sur une France divisée.

Bérets bleus, bérets rouges, bérets verts, les paras et leurs chefs ont reçu l'accueil qui leur était dû. Il y avait dans les applaudissements et les vivats saluant leur passage tout à la fois l'admiration et l'affectueuse reconnaissance qu'un peuple peut exprimer à la jeunesse et au courage...

C'est avec la même chaleur que les Parisiens, groupés par centaines de milliers, ont applaudi les soldats de l'Afrique noire, les tirailleurs sénégalais puis les Français musulmans composant les harkas, ces supplétifs enrôlés pour défendre ce qui leur est le plus cher : leur liberté...

(1) Le Figaro, 15 juillet.

Les cris et les bravos atteignent au paroxysme : silencieux et redoutables dans leur tenue panthère, ayant à leur tête celui qui, de Hoa Binh à Port-Saïd, fut de toutes leurs épopées, le général Gilles, les paras traversent nonchalamment cette foule qui se donne à eux.

Voici Massu et les régiments célèbres de la 10e D.P. : le 2e régiment de parachutistes coloniaux du colonel Château-Jobert, ceux qui prirent Port-Fouad; le 3e régiment de parachutistes coloniaux de Bigeard; le 1er régiment de chasseurs parachutistes du colonel Meyer; les dragons paras du colonel Pallu et les artilleurs paras du colonel Perrin; enfin les bérets verts des légionnaires.

Les acclamations se poursuivent lorsque défile la 25e D.P. du général Sauvagnac, le plus ancien parachutiste de France : le 9e régiment de chasseurs parachutistes du lieutenant-colonel Buchoud; le 14e, du lieutenant-colonel Ollion; le 18e, du lieutenant-colonel de Beaugrenier; le 8e régiment de parachutistes coloniaux de Fourcade; le 1er hussards parachutistes, enfin le 2e régiment étranger de parachutistes du lieutenant-colonel Devismes.

Le défilé terminé dans l'enthousiasme, le président de la République se fait présenter et félicite les généraux et officiers paras invités à l'Élysée.

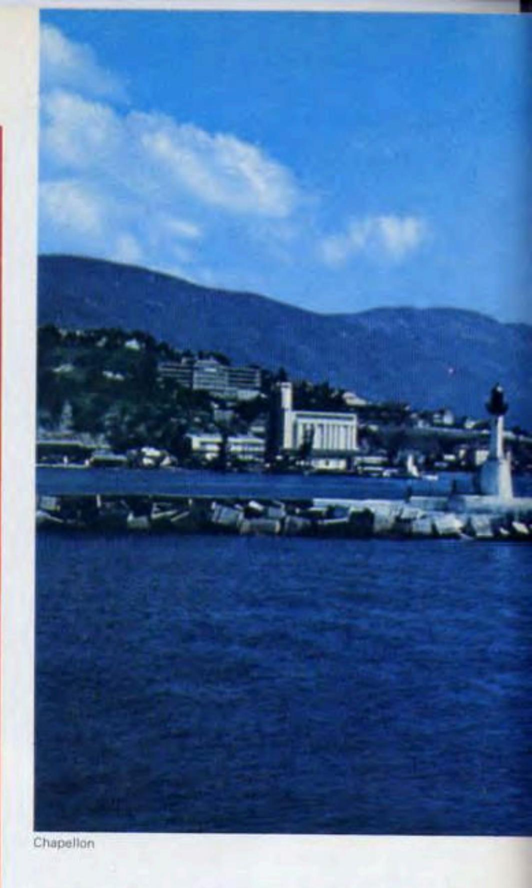
Le soir, un attentat vient endeuiller cette journée et rappeler que les combats sont le lot quotidien de ces hommes : trois harkis, qui avaient défilé le matin même sur les Champs-Élysées, sont attaqués à Aubervilliers, où ils étaient allés rendre visite à des parents : l'un d'eux est tué, un autre grièvement blessé.

Malgré ce drame, tous ces hommes reprirent, les jours suivants, leurs missions de combat ou de pacification avec une ardeur et une résolution renouvelées. Ce défilé n'était pas pour eux une démonstration de force au cœur de la capitale : il avait bien plutôt été la démonstration spontanée de l'adhésion populaire à leur tâche algérienne. Le doute, pour eux, n'était plus possible, le pays, par la voix du peuple de Paris, avait confirmé la confiance qu'il avait en eux et renouvelé leur mandat de poursuivre la mission qu'il leur avait confiée. C'est alors que, pour beaucoup, la résolution fut prise de ne plus y renoncer.

M. ALQUIER


E.C.P.A.

Les paras descendant, le 14 juillet 1957, les Champs-Élysées, sous les acclamations de la capitale.


Chapellon

à Colombes, la foule veut lyncher l'assassin, la police s'interpose

sur le blessé qui gît à terre, perdant son sang en abondance.

« Je ne crois pas que cela soit grave », murmure-t-il.

Mais un poumon a été perforé par une balle de calibre 7,65. Toute intervention sera vaine. Vingt minutes après son admission à l'hôpital de Nanterre, l'émir Ali Chekkal aura cessé de vivre ce dimanche 29 mai 1957.

A Colombes, parmi la foule qui s'écoule du stade, le coup de feu, la bousculade qui s'est ensuivie, la sirène de l'ambulance, ont provoqué un début de panique.

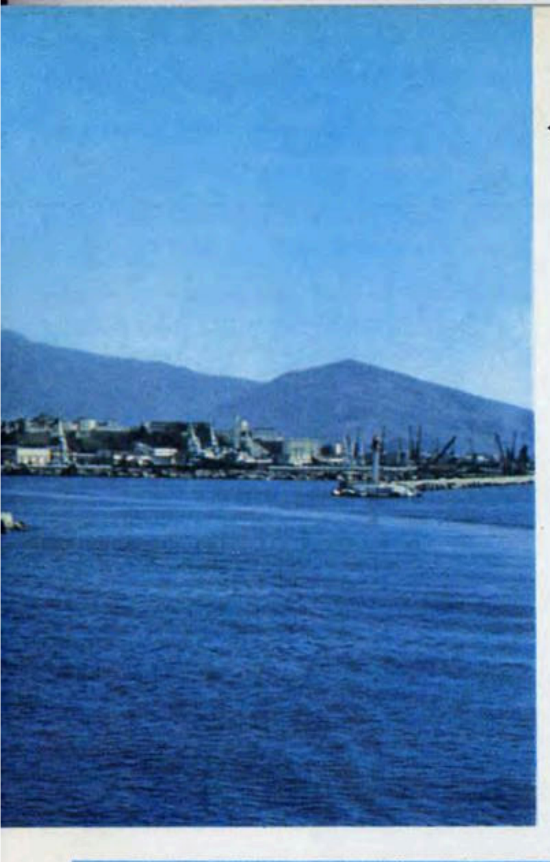
« Le président de la République a été assassiné! », colporte-t-on.

Et puis la vérité se répand. L'indignation s'empare du public. On se rue sur le meurtrier aux cris d' « Assassin! Assassin! », et les policiers du service d'ordre ont fort à faire pour l'arracher à la vindicte populaire.

Vêtements déchirés, visage tuméfié, indifférent aux injures dont on l'abreuve, l'homme paraît détendu. Il sourit même, l'air heureux, presque béat... Fanatique et martyr tout à la fois!

Au commissariat de police voisin, où on l'emmène tout d'abord, il s'enferme dans un mutisme total, se bornant à répéter : « Je suis un volontaire de la mort. »

Symbole de la fidélité musulmane à la France pour les Européens d'Algérie, Ali Chekkal a soixante et un ans lorsque le coup de feu de Colombes met fin à ses jours. Ce fils d'un marabout de Mascara,



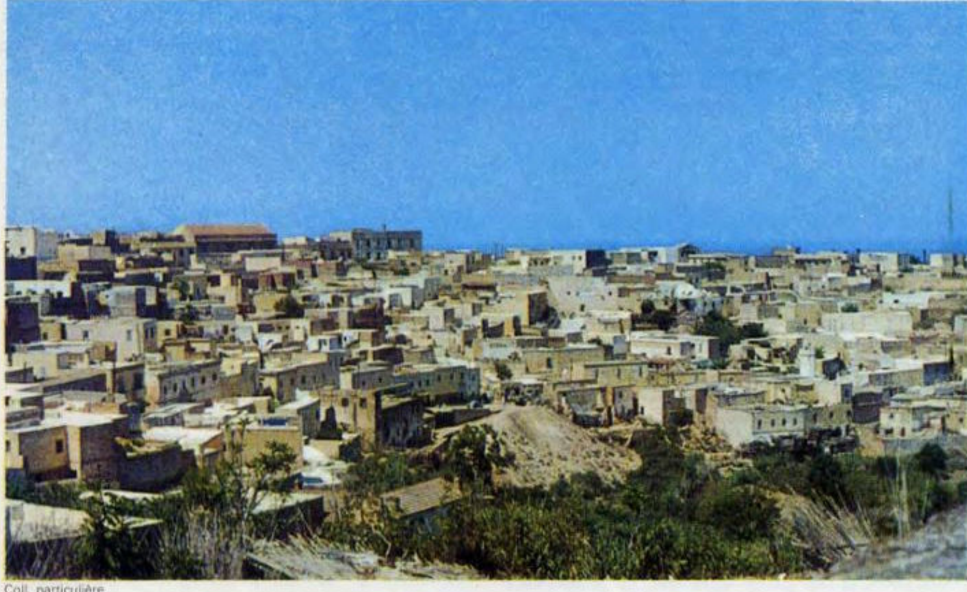
◄ Mohamed Ben Sadok, que le F.L.N. a désigné pour tuer Ali Chekkal, a grandi à Bône, où son père était docker.

Ali Chekkal, lui, est ► né dans une famille maraboutique de Mascara. Il fut bâtonnier dans sa ville natale.



P. Tétrel

Chekkal se lance dans la politique en 1944. Il devient conseiller général de Mostaganem. ▼



Coll. particulière

devenu avocat, puis bâtonnier du barreau de sa ville natale, s'est lancé dans la politique en 1944. Conseiller général de Mostaganem, puis élu à l'Assemblée algérienne, il en assume la vice-présidence en 1949. Sa dernière mission officielle l'a conduit à New York avec la délégation française à l'O.N.U. Ce musulman, profondément attaché à la France, a épousé une Française, la fille d'un capitaine originaire de Montpellier. Toutes ses activités, ces derniers mois, l'émir les a consacrées à défendre farouchement la cause de l'Algérie française :

« J'ai ma conscience pure, répétait cet homme sincère. En Algérie, il ne peut y avoir qu'un seul drapeau : celui de la France. »

Aussi son nom figurait-il en bonne place sur la liste des hommes à abattre par les tueurs du F.L.N. La sentence de mort dont l'avait frappé un tribunal clandestin précisait qu'elle était « exécutoire en tout lieu, même à l'étranger ».

Mais Ali Chekkal n'en avait cure. On vantait, non sans raison, son courage. On admirait l'homme qui continuait à circuler, imperturbable, malgré les périls qui le guettaient, entre Paris et l'Oranie, le fez crânement posé sur la tête, un peu comme un défi jeté à ses adversaires.

Depuis son retour de New York, un service renforcé de protection entourait l'émir dans tous ses déplacements. A l'hôtel du boulevard Haussmann où il résidait, chaque nuit, dans la chambre voisine de la sienne, un inspecteur veillait sur sa sécurité. Et c'est un membre de la préfecture de police qui tenait le volant de la voiture mise à sa disposition. Le ministre de l'Intérieur et le préfet de police, qui, eux, n'avaient pas pris à la légère les menaces du F.L.N., lui prodiguaient des conseils de prudence. La veille du match encore, ils l'avaient dissuadé de se rendre à Colombes. Car comment assurer une protection efficace au milieu de toute cette foule?

Mais il était dans le caractère du patriote intransigeant qu'était Ali Chekkal de faire fi de toutes ces précautions.

« Il mettait un point d'honneur à ne rien changer à ses habitudes, à sa manière de vivre », dira plus tard sa veuve.

Le lendemain du drame, on pavoisait à la radio du Caire :

« Nous avons tenté par deux fois d'abattre Ali Chekkal, en 1955 et en 1956, mais il était bien protégé. Un membre de ►

Keystone



◄ Vice-président de l'Assemblée algérienne, en 1949, Ali Chekkal rencontre ici Robert Schuman, alors ministre de la Justice. Chekkal se rendra aussi à l'O.N.U. avec la délégation française. Sentimentalement, il a deux fois choisi la France, en épousant la fille d'un officier.

ALI CHEKKAL

Le commissariat de police de Colombes, où Ben Sadok est conduit après avoir failli être lynché par la foule au stade même de Colombes, sur les lieux de l'attentat. A la police, il déclare être fier d'avoir « abattu » le dernier musulman profrançais. Et aussi qu'il a agi de son propre chef.



Henrigris



A.F.P.

et les "fidayin" s'implantent en métropole

notre organisation secrète a pu l'assassiner dimanche parce que la protection policière s'était relâchée, déclara le porte-parole du F.L.N. L'Armée de libération nationale revendique l'honneur d'avoir organisé cet assassinat commis par l'un de ses membres. »

Le grand ami de la France disparu devait être inhumé au cimetière de Thiais, après que les honneurs militaires lui eurent été rendus au Val de Grâce, où Bourgès-Maunoury épingla sur le drap tricolore recouvrant le cercueil la médaille de vermeil de la Reconnaissance française.

Le fils d'un docker

« J'ai tué le dernier musulman ami de la France et j'en suis fier. »

Quai des Orfèvres, où il a été conduit, les policiers tentent de faire parler le meurtrier d'Ali Chekkal.

Mohamed Ben Sadok, vingt-sept ans, est originaire de Bône. C'est le fils d'un brave docker de la ville, qui lui écrit, alors que le jeune homme cherche du travail en France : « Aie la fierté de pouvoir te montrer partout comme un honnête travailleur... »

Lorsqu'il arrive de son Algérie natale, Ben Sadok se rend à Strasbourg. D'abord manœuvre dans une usine de tôlerie, c'est un garçon sérieux, assurent ses employeurs. Il suit les cours du centre de formation professionnelle pour adultes et décroche un brevet élémentaire industriel.

Mais Strasbourg, c'est le carrefour européen du F.L.N., la ville de France où les cellules sont les plus nombreuses, les plus actives. Après avoir d'abord sympathisé avec le M.N.A. de Messali Hadj, Mohamed Ben Sadok est bientôt gagné à la cause de ceux d'en face. Idéaliste jusqu'au fanatisme, il sera une recrue de choix pour les groupes terroristes.

Lorsqu'il vient à Paris, le jeune ouvrier s'installe rue Saint-Jacques, dans une petite chambre dont on saura plus tard qu'elle servait de lieu de réunion aux responsables F.L.N. du quartier Latin. Il travaille très épisodiquement, tantôt comme plombier, tantôt comme électricien... En fait, ces « jobs » constituent des couvertures. Il est déjà appointé par le F.L.N. comme le sont tous ceux que l'organisation charge de missions périlleuses.

Sa confession devant les policiers sera brève.

« J'ai agi de mon propre chef, dira-t-il. J'avais décidé de passer à l'action directe et j'ai voulu frapper haut. J'ai choisi d'abattre Ali Chekkal parce qu'il représentait pour moi le traître nº 1 à la cause de l'Algérie indépendante...

» Dès le coup de sifflet annonçant la fin du match, poursuivra Ben Sadok, je me suis précipité pour accomplir ma mission. J'ai reconnu Ali Chekkal près de la tribune d'honneur grâce à son fez... J'ai pu l'approcher sans difficulté... »

Place Maubert

Qui lui a remis l'arme du crime? « Un ami que je connais sous le nom d'Ali Slimane, répond-il. Il me l'a donnée la veille, place Maubert... » Le jeune nationaliste n'en dira pas davantage.

Dans la chambre de Ben Sadok, 17, rue Saint-Jacques, les enquêteurs découvrent un livre dans lequel des photos d'hommes politiques ont été barrées d'un coup de crayon rouge : autant de victimes désignées aux tueurs du F.L.N.? Ils mettent également la main sur les plans des raffineries de pétrole de la région de Rennes. Ce qui confirme ce qu'avait déjà appris la police, à savoir l'intention du F.L.N. d'engager une nouvelle forme de lutte antifrançaise en se livrant à des sabotages affectant l'économie nationale. D'ailleurs, au début du mois, deux explosions d'origine criminelle n'avaient-elles pas déjà endommagé les usines de la Compagnie française de raffinage installées sur l'estuaire de la Seine, à Gonfreville-l'Orcher, près du Havre? H

Pierre Albert LAMBERT



Henrigris

C'est au cimetière de Thiais qu'Ali Chekkal est enterré. Un nom, une date. Bourgès-Maunoury, encore ministre de la Défense nationale, épinglera sur son cercueil, la croix de la Reconnaissance française. Menacé, l'émir avait refusé de modifier ses habitudes.

Pour les rappelés, ▶ le visage intime de l'Algérie française, peut-être plus que les grands domaines ou les petites fermes du bled, c'est l'église du village. Ici, celle de Marceau, dans la région d'Orléansville. Drapeau et cigognes.

Coll. particulière

DES RAPPELÉS AU JOUR LE JOUR...

E.P.A.



Le clocher de Mondovi, ▶ village natal de Camus. Et, tout près, comme dans les « patelins » de France, le petit poilu héroïque du monument aux morts, où bat le cœur tricolore du village. Beaucoup de noms y sont inscrits.

Il y a maintenant une quinzaine de jours que nous sommes arrivés et nous commençons à faire connaissance avec le pays et ses habitants. Le plus clair de notre temps — en dehors des rondes, des gardes et des patrouilles — est consacré à l'instruction et nous prenons contact avec ces fameux djebels dont on nous a tant parlé avant notre départ. Ce sont des collines, plus arides que hautes, mais sur lesquelles on s'épuise à passer d'un versant à l'autre. Elles sont coupées de ravins et de gorges parsemées de grottes et l'on comprend que de tels endroits soient devenus des lieux de prédilection pour les rebelles. On y découvre de loin quelques pauvres gourbis, ou des tentes plus misérables encore.

Le point noir dans notre existence, c'est la série des visites et inspections. Pourquoi donc les « autorités » civiles ▶


M. Peschier

◄ Pour les rappelés, l'aventure commence, après Alger et ses comités d'accueil, par une piste où le convoi s'étire en direction du piton, de la ferme. Certains n'en bougeront plus. D'autres...



... seront affectés aux ► unités de tirailleurs, combattant au coude à coude avec des musulmans dans des conditions de plus en plus pénibles au milieu de paysages désertiques...


Dr Gaidamour

◄ ... ou encore dans les collines boisées. Pour l'aviation, un tissu de couleur les distingue des « fells »... Mais quelle belle cible ils présentent du même coup pour ces derniers !

l'Algérie du contingent et celle du colon

et militaires, de toute fonction et de tout grade, s'intéressent-elles tant à nous ? A tout propos et hors de propos, elles tiennent à montrer aux valeureux rappelés la « sollicitude de la nation » et l'intérêt que chacun témoigne pour leur sacrifice. Honnête intention. Il n'en reste pas moins que chaque inspection déchaîne un véritable branle-bas de combat, met l'adjudant dans ses petits souliers et nous impose un astiquage du cantonnement et une séance de maniement d'armes supplémentaire.

La plus amusante de ces visites a été celle d'un colonel envoyé par la division, ou par je ne sais quel organisme territorial. Il nous a fait un long exposé sur l'Algérie, sur le rôle des premiers Français qui s'y installèrent, puis il s'est lancé dans des chiffres et des statistiques et comme il s'y perdait un peu, a sorti un papier d'abord et ses lunettes ensuite. L'attention des auditeurs, déjà toute relative au début, devenait de plus en plus vague à mesure que l'exposé se prolongeait. Le colonel a eu le bon goût de s'en apercevoir et de mettre un terme à une manifestation oratoire qui était pour nous une troisième ou quatrième version. Mais avant de nous quitter, il nous a fait défiler devant lui. Nous avons fait deux fois le tour de la cour et j'ai eu l'impression très nette que notre présentation n'était pas de meilleure qualité que les laïus que nous venions d'entendre.

Cependant, le colonel s'est déclaré très satisfait de nous avoir passés en revue.

L'Algérie, nous la découvrons nous-mêmes et chaque jour un peu plus. Les habitants du village voisin ont eu la délicate attention d'inviter chaque dimanche un certain nombre d'entre nous à déjeuner. Quelques-uns même leur ont offert une promenade en voiture, à Alger ou au bord de la mer, ce qui a déchaîné la fureur de l'adjudant Jallat car il y a des gars qui sont rentrés après l'heure fixée. Pour ma part, j'ai fait partie de la deuxième fournée d'invités et c'est ainsi que Leluche et moi, nous nous sommes trouvés assis à la table de l'adjoint au maire, entouré de sa femme et de ses enfants. Atmosphère courtoise et très détendue malgré un désir net de la part de nos hôtes de nous montrer les choses sous leur aspect le plus favorable et surtout de laver les Français en général — et les colons en particulier — de toute responsabilité dans le drame actuel.

L'adjoint au maire est né en Algérie, s'y est marié et n'en a jamais bougé sauf quelques séjours en France avec sa famille. Il possède dans la commune une propriété consistant surtout en vignes. Pour lui, le problème de la rébellion en Algérie est relativement simple :

— L'état de choses actuel cessera quand la masse de la population musulmane,

J. Magnan


◄ Dans le djebel Ali-bou-Nab, en Kabylie. Là où sera tué, en 1959, un des capitaines les plus populaires de la 10e D.P., Jean Graziani, des rappelés font la guerre, la vraie. Une nature particulièrement inhospitalière. Un rude apprentissage militaire pour les jeunes recrues qui, coûte que coûte, devront s'adapter pour survivre.



J.-L. Frangeul

qui ne nous est pas hostile, nous craindra plus qu'elle ne craint les rebelles. Pour y parvenir, un seul moyen : fusiller cent habitants chaque fois qu'un Français sera assassiné.

Et comme nous essayons timidement de lui faire comprendre que, dans ce cas, bien des innocents risquent de payer pour les coupables :

— Croyez-moi. Je connais bien les Arabes, c'est le seul langage qu'ils comprennent. Il faudra aussi mettre hors d'état de nuire les meneurs, que nous connaissons tous et qui se promènent en complète liberté. Ici même, ils ont leur lieu de rendez-vous au café peint en vert que vous avez pu voir sur la place de l'Eglise. A la fin de chaque après-midi, ils s'y rendent les uns après les autres. Il y en a même un qui vient à moto.

Après l'eau, le lait...

Il me semble que le maréchal-des-logis Chemain m'a déjà raconté une histoire du même genre, recueillie dans un autre village.

— Pourquoi ne les arrête-t-on pas? demande Leluche.

— Mystère. Il paraît que nous ne sommes pas en guerre, qu'il n'y a pas de preuves, que sais-je ? En attendant, ce sont eux qui transportent les tracts, diffusent les ordres et entretiennent l'agitation dans le pays.

Je posai une question que je tenais en réserve depuis longtemps :

— Combien gagne un ouvrier musulman?

— Entre 500 et 700 francs par jour. A ce chiffre s'ajoutent des distributions gratuites de blé, d'orge, d'oranges, de nèfles, de bois. L'Arabe vit de très peu et ne cherche pas à améliorer ses conditions d'existence. Si on l'augmente, il travaille un jour ou deux de moins par semaine puisqu'il gagne plus vite ce qui lui est nécessaire pour vivre.

Et, comme pour répondre à une objection que personne, d'ailleurs, ne formulait, notre hôte enchaîna :

— Profitez de votre séjour pour regarder vivre les Français d'Algérie qui sont vos compatriotes et qui, pour la plupart, sont de condition modeste. Tout ce qui existe ici a été fait par nous. Et l'on voudrait nous chasser de l'Algérie! Nous resterons quoi qu'il arrive car nous aimons ce pays que nous avons fait et nous sommes algériens autant que nous sommes français. D'ailleurs, depuis que vous êtes arrivés, les choses vont mieux et nous reprenons confiance. Il était temps!

Sans doute pour affirmer sa conviction, il nous versa un grand verre de ce qu'il appelle de la clairette, mélange de vin et d'alcool qui a un goût agréable, mais qui laisse dans le gosier une curieuse sensation de chaleur.

— Il y a du vrai et du faux dans ce que nous a raconté cet excellent homme, me confia Leluche en rentrant au cantonnement. Bien sûr, les fellaghas sont des bandits et le seul argument à leur opposer est la mitraillette. Bien sûr, les premiers colons qui sont arrivés ici ont pris de gros risques et réalisé un travail admirable. Mais notre hôte, qui, lui, n'a pas connu les mêmes difficultés, réalise chaque année quelques milliers d'hectolitres de vin, sans compter le blé, les oranges, les tomates, les géraniums et autres bricoles. A côté de lui, l'ouvrier musulman gagne en moyenne 600 francs par jour et le petit fonctionnaire français n'est guère mieux loti. Il y a quelque chose qui ne colle pas.

— Bien sûr, lui répondis-je, mais enfin, les mêmes anomalies se retrouvent à peu près dans tous les pays, et les gens que nous avons l'occasion de rencontrer ici ne paraissent pas tous durs ou insensibles. Les ouvriers musulmans de la ferme où nous habitons ne sont pas malheureux et ils ont l'air de vivre en bonne intelligence avec leurs patrons. Quant à nous, ces mêmes patrons font ce qu'ils peuvent pour nous être agréables : tous les soirs, ils apportent du vin ou du café au poste de garde et dimanche, il doit y avoir un goûter et des jeux organisés pour toute la compagnie.

— Il y en a même qui cherchent à faire davantage, reconnut Leluche. Le maire du village a organisé une collecte pour permettre d'aider nos camarades s'il leur arrivait un coup dur. Il paraît — c'est le commandant qui l'a dit au bureau — qu'il aurait déjà ramassé 150 000 francs. Ce sont de beaux gestes, mais il n'en reste pas moins que si les colons ou les autres — il n'y a pas que les fermiers qui aient de grosses fortunes ici — avaient su faire à temps d'autres générosités qui s'imposaient, peut-être notre présence ici eût-elle été inutile. D'ailleurs, on ne rencontre pas le même élan de solidarité partout. Il y a des colons qui sont heureux de nous voir arriver pour les protéger, mais qui voudraient bien qu'il ne leur en coûtât ni argent ni ennuis. A la ferme où loge la 3e compagnie, on a vendu 50 francs un litre de lait destiné à un malade.

— Il y a des salauds partout.

Le zoo de la compagnie

Leluche ne répondit pas. De chaque côté de la route s'élevaient de misérables gourbis faits de roseaux. Des enfants jouaient pieds nus dans la poussière. Du linge déchiré séchait aux branches des néfliers.

— Tu admettras cependant, dit-il, en montrant de la tête le tableau qui s'offrait à nous, qu'il n'y a guère qu'ici que l'on côtoie en permanence une telle opulence et une si grande misère. Je te le répète, il y a quelque chose qui ne colle pas.

C'est curieux comme les soldats aiment les animaux. A la compagnie, est en train de se constituer une véritable ménagerie qui comprend — sans parler d'une dizaine de chiens — deux chacals, trois tourte-

(Suite page 1148.)



LA GUERRE D'ALGERIE



les meilleures photos

DE LA GUERRE D'ALGERIE

CHAQUE MOIS, UNE SELECTION DES 12 MEILLEURES PHOTOS, EN DIAPOSITIVES.

UNE OFFRE EXCEPTIONNELLE

10 F vos 12 premières DIAPOSITIVES

(offre valable seulement 1 mois)

dès le mois prochain 12 F les 12

VOTRE PREMIER ALBUM
12 DIAPOSITIVES 10 francs



BULLETIN DE COMMANDE

DIAPOSITIVES GUERRE D'ALGÉRIE

▷ OUI, envoyez moi **les 12 premières diapositives de La Guerre d'Algérie présentées ci-contre pour 10 F seulement** (prix exceptionnel de lancement), dont je vous adresse ci joint le réglement.

▷ Veuillez noter également mon abonnement pour : (faire une croix dans la case correspondante)

☐ 1 AN (144 diapositives en 12 albums) : 120 F

☐ 2 ANS : 230 F (288 diapositives en 24 albums couvrant toute la parution de La Guerre d'Algérie)

dont vous voudrez bien trouver ci-joint le réglement

NOM . . . .

(Mr. Mme. Melle) (majuscules SVP)

Adresse . . . .

Ville . . . . N° dépt . . . .

ÉD. TALLANDIER - 17, rue Rémy Dumoncel - PARIS-14e - R.C. Seine 55 B 6110

IMP. GEORGES LANG - 11, rue Curial - PARIS-19e - D.L. 8 9960

UNE NOUVELLE FAÇON DE «VOIR» L'HISTOIRE

Pour illustrer la grande fresque historique que «HISTORIA magazine» vous fait découvrir chaque semaine, nous vous proposons chaque mois, une sélection des 12 meilleures photographies de la Guerre d'Algérie - **en diapositives**. Sélectionnées par le Comité de Direction, pour leurs qualités historiques ou documentaires ou pour leur pouvoir d'évocation, ces diapositives vous feront revivre les grands moments de la Guerre d'Algérie, et revoir ce somptueux décor, sa vie, ses couleurs, sa terre puissante, son ciel immuable.

Pour la première fois, l'histoire est reconstituée dans son vrai cadre. Vous la revivrez dans ses détails les plus familiers. Par la magie de l'image, l'authenticité des photographies, documents instantanés, vous serez plongé dans l'atmosphère de l'événement.

Ceux qui y étaient ...

Pour ceux qui ont vécu ces années tragiques, chaque diapositive sera un révélateur qui animera des souvenirs, des impressions déjà estompés dans le flou de la mémoire. Ils feront plus que se rappeler : ils revivront, dans leur cœur ou dans leur chair, les joies, les épreuves, la peur...

Ceux qui n'y étaient pas ...

Pour ceux qui ont connu de loin la Guerre d'Algérie et qui ne peuvent que l'imaginer, ces diapositives leur permettront de reconstruire les faits dans leurs vraies dimensions. Ils planteront le décor et s'intégreront plus facilement à l'action et au drame.

A tous, la sélection mensuelle des 12 meilleures photographies de la Guerre d'Algérie - **en diapositives** - apportera un témoignage.

VOS 12 PREMIÈRES DIAPOSITIVES
pour les commander renvoyez vite le bulletin de commande ci-contre avec votre réglement.



Une caravane remonte du Sud algérien. Les femmes qui l'accompagnent ne portent pas le voile.



Le rocher de Ain M'Lila



Le monument aux morts d'Alger au pied du Forum. Un point de ralliement pour les manifestants de l'Algérie française.



Hammam-Meskoutine « le bain des damnés » à 18 km de Guelma.



Les hommes du bled, le burnous couvert de décorations gagnées à Verdun ou à Cassino.



Alger la nuit (vue aérienne). Les dernières heures de la paix.



Le Constantinois : des dizaines de milliers de kilomètres carrés pratiquement sans routes.



Dans la Casbah, l'étroitesse des ruelles permettait de se volatiliser au nez et à la barbe de la police.



L'Aurès : d'extraordinaires paysages. Et un des foyers de la rebellion.



Tizi - Ouzou en Grande Kabylie.



La place Jérome Bertagna à Bône



Un musulman d'Alger lit à haute voix les nouvelles données par « Dimanche matin ».

Désormais, les 12 nouvelles diapositives du mois seront reproduites et présentées dans HISTORIA-Magazine LA GUERRE D'ALGÉRIE, en page 2 à côté du sommaire.
Ceux qui n'auront pas souscrit un «abonnement-diapositives» pourront alors les commander directement.



GORGES D'EL-KANTARA
Dans l'Aurès, un des sites les plus célèbres d'Algérie. Le *Calceus Herculis* des Romains : la légende veut qu'elles aient été ouvertes par « un coup de pied d'Hercule ».

des gâteaux, du vin blanc et de la propagande!

(Suite de la page 1145.)

relles, trois tortues et deux caméléons. Ce sont les infirmiers qui s'en occupent et ils le font avec un soin touchant. Tous les jours les chacals — ils ont été trouvés tout petits et pendant les premiers jours, il a fallu les nourrir au biberon — sont promenés en laisse. Séparément car ils se battent. Les caméléons dorment sur les brancards pour blessés. Et chaque jour, une bonne partie de la compagnie défile devant l'infirmerie pour voir les pensionnaires, les caresser ou leur porter à manger.

J'ai reçu ce matin un matelas pneumatique et un duvet. Mon père me dit qu'il les a eus au prix de gros par l'intermédiaire d'un de nos fournisseurs. Il paraît que Solange vient chaque jour demander s'ils sont arrivés, car elle s'inquiète fort depuis qu'elle sait que je couche sur la paille...

Drôle de messe !

Avant de quitter Bourges, Solange m'a fait promettre, entre beaucoup d'autres choses, d'aller à la messe le dimanche. « Chaque fois que les circonstances le permettront », a-t-elle ajouté, ce qui, entre nous, limite sérieusement mon engagement. A Neuvy-sur-Barangeon, j'allais la chercher à la fin de la messe et quelquefois j'arrivais suffisamment à temps pour attraper un petit bout de prière avant la sortie de l'église. Il ne faut d'ailleurs voir dans cette façon de faire qu'une attitude commune à la plupart des gars du village qui — sauf lorsqu'ils ont les mêmes raisons que moi — ne vont guère à la messe. Ma mère fait partie des « Dames de la Ligue » et mon père ne manque jamais d'offrir une liqueur au doyen Foucard, chaque fois qu'il vient à la maison.

Ici, à la compagnie, il n'y a guère de pratiquants assidus, pas plus que d'opposants farouches. Tous les dimanches, vers 9 heures, l'aumônier vient dire sa messe à laquelle assistent une vingtaine de camarades et une partie du personnel français de la ferme avec leurs enfants. La première fois, les « circonstances » ne m'ont pas permis d'y aller, mais le second dimanche, je me suis rendu, avec deux ou trois autres, dans la grange où l'aumônier avait installé son autel sur une petite table à côté des piles de sacs préparés pour la moisson proche. Tout le monde était debout. Deux ou trois camarades chantaient et le petit-fils du fermier faisait office d'enfant de chœur. C'était simple, rustique, improvisé et, au fond, beaucoup plus impressionnant qu'une grand-messe à Neuvy.

Le dimanche suivant, je suis allé à l'église du village. Par curiosité. D'abord, c'est la femme du fermier qui tient l'harmonium et ensuite le lieutenant Pascaud nous a raconté que le clergé avait, en Algérie, une grosse influence sur la population. Il nous a cité un curé des environs qui aurait été expulsé pour avoir pris en chaire une attitude par trop opposée à la politique gouvernementale (ici, ils disent gubernatoriale).

J'en ai été pour mes frais de scandale, mais j'ai été comblé sur le plan couleur locale. La « patronne » faisait encore beaucoup d'effet avec son tailleur d'un vert très clair et il y avait autour d'elle un tas de filles bien agréables à regarder. Ce que ne manquaient pas de faire des soldats qui, assez nombreux, assistaient à l'office. Certains étaient venus avec la mitraillette à l'épaule, ce qui, en toute honnêteté, semblait excessif.

Mais le clou, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la cérémonie était sans contredit le curé. Il parlait d'une voix tantôt fluette, tantôt tonnante, en mimant son discours avec un art consommé. Il s'adressait volontiers aux enfants, et avec des expressions d'un rare bonheur, dont quelques-unes me sont restées :

— Lisez les fables de La Fontaine, mes enfants, c'est très instructif et l'on y trouve toutes sortes d'animaux : des lions, des fourmis, Jupiter...

Et encore :

— Je vais vous raconter une histoire. Elle est vraie : elle se passe à Marseille.

Si les dames pieuses de Neuvy avaient pu entendre les éclats de rire qui, par instants, secouaient l'assistance, elles auraient été pétrifiées d'horreur.

Quant aux soldats, ils sont enchantés. Si nous sommes encore là dimanche, l'église sera pleine.

Pour une fois, ce ne sont pas les discours qui sont venus nous trouver, mais c'est nous qui sommes allés les écouter à domicile. La Fédération des anciens combattants, assistée de je ne sais quelle association d'entraide sociale, a invité un grand nombre d'officiers, sous-officiers et soldats à assister, à Alger, à une réception en leur honneur au cours de laquelle on leur présenterait le vrai visage de l'Algérie.

Au jour dit, nous étions quelque six cents « désignés d'office » à essayer de trouver place dans un immense salon de l'hôtel de ville où un goûter et des rafraîchissements étaient servis. Sous chaque verre les organisateurs avaient déposé un petit opuscule intitulé *Pour mieux connaître la situation en Algérie*. Leluche et Grangier étaient à côté de moi et, ma foi, tant qu'il s'agit de manger et de boire, la réception se déroula assez agréablement. A la table d'honneur, il y avait des officiers, dont un général, des anciens

Vautier

Bellée



Vision plus familière de cette guerre, qui côtoie toujours ▶ des paysages de paix : un gosse, un veau, des murs blancs, de l'herbe, un peu roussie, comme en Algérie. Vision naïve, tranquille. Mais jusqu'à quand?



◀ L'adversaire. Celui que beaucoup de rappelés ne verront pas ainsi, en patrouille. Sur quel point du territoire, cheminant à découvert, en rase campagne ?



En Kabylie, la ▶ récolte des olives. C'est la grande ressource des montagnards. Le moulin à huile est le symbole de la prospérité...

Technor



Le pressoir en bois, ▶ et la meule centenaire. Noblesse des objets usuels, en Kabylie. Ils sont la sculpture de la vie quotidienne que la guerre va bouleverser...

Technor

combattants, un indigène très décoré, quelques dames — le Comité directeur des mères chrétiennes, me souffla Leluche, toujours impertinent — et... un micro. C'est là qu'était le véritable danger, comme nous devions nous en apercevoir quelques instants plus tard.

Bugeaud et Lyautey

Il n'y eut qu'un seul discours, mais il tint largement lieu de plusieurs. L'orateur était un homme jeune, petit, large d'épaules; la tête recouverte d'une toison abondante et indisciplinée qui eût fait frémir l'adjudant Jallat. Il parlait d'une voix grave, forte, profonde avec des variations de tonalité savamment nuancées qui mettaient en valeur les passages essentiels. Inconsciemment, j'évoquai une gravure de mon livre de littérature où l'on voit Bourdaloue tonnant contre les turpitudes de la cour dans un sermon de carême.

L'homme parla durant près d'une heure. Il nous refit l'historique de la conquête, évoqua le rôle des premiers pionniers, cita incidemment Bugeaud et Lyautey, parla de l'œuvre accomplie dans tous les domaines et nous redit, sous une forme beaucoup plus littéraire, ce que nous avait expliqué l'adjoint au maire, quelques jours plus tôt. Il nous affirma qu'en Algérie tout allait pour le mieux et nous invita, pour nous en convaincre, à ne pas écouter les faux prophètes et les mauvais bergers, mais à voir nous-mêmes, tout en nous indiquant discrètement ce qu'il fallait regarder. Il sépara soigneusement le bon grain de l'ivraie, remit sans aménité chacun à sa place dans l'échelle des valeurs sociales et humaines et termina sur cette image qui résumait son discours : « A qui, du carrier ou du sculpteur, revient le mérite de la statue? A cette question, tous ensemble, nous répondrons. »



Papin

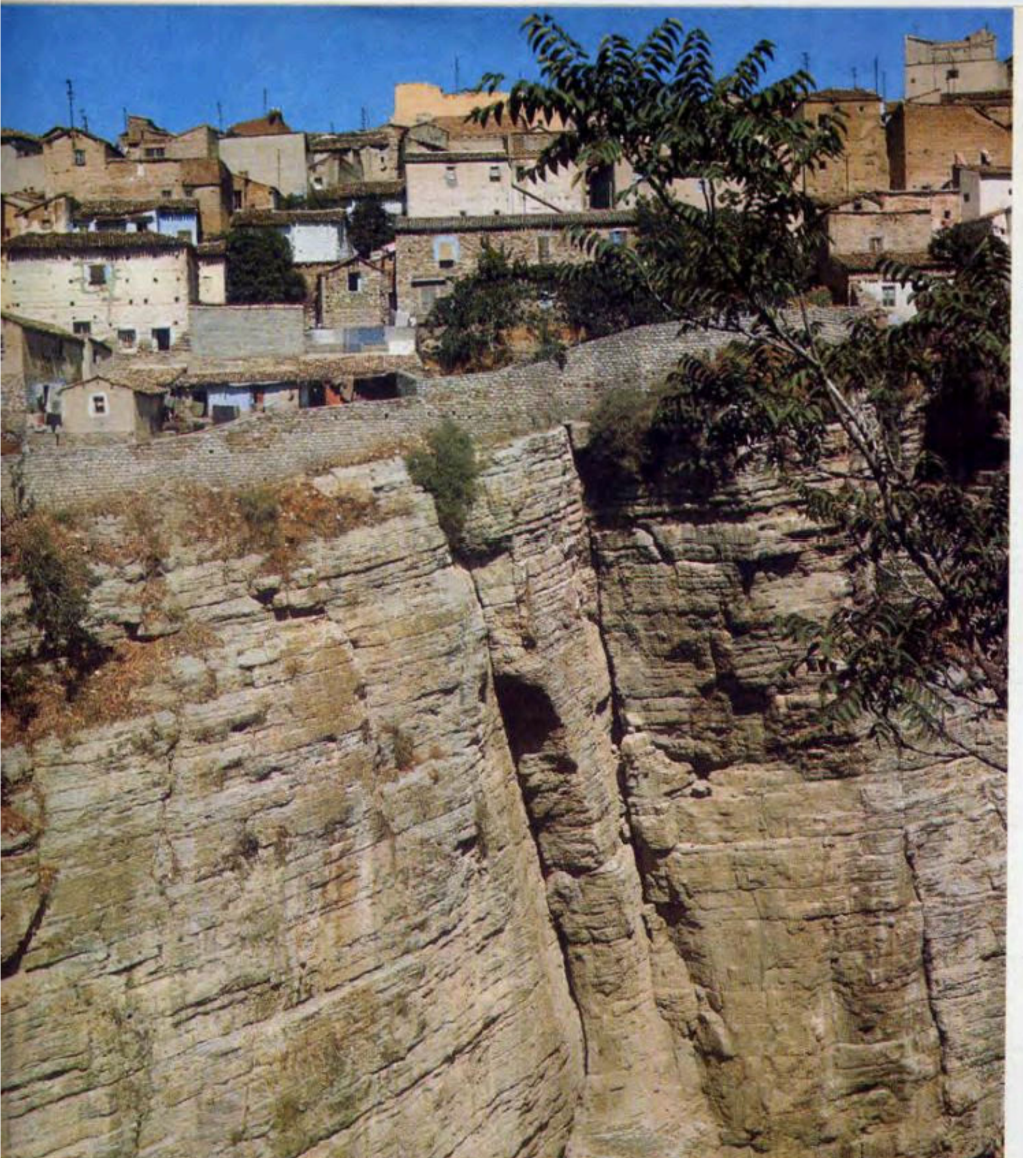
◀ Il y avait les chiens que le F.L.N. pendait, à l'entrée des villages, pour préserver le silence des incursions rebelles. Puis il y avait ceux que les rappelés élevaient dans leurs régiments, compagnons et mascottes. « C'est curieux comme les soldats aiment les animaux. » Certaines compagnies se constituaient une véritable ménagerie. Du chacal au caméléon.

Un tonnerre d'applaudissements salua cette énergique péroraison. Grangier en profita pour se verser discrètement un verre de vin blanc, cependant que l'orateur, visiblement satisfait, serrait les mains qui se tendaient vers lui. Le général répondit en quelques mots très brefs, remercia les organisateurs et invita ceux qui étaient là à « bronzer leur cœur comme ils avaient déjà bronzé leurs bras et leur poitrine ». En somme, tout le monde avait l'air très content.

— Encore un coup pour rien, me dit Leluche, dans le G.M.C. qui nous ramenait au cantonnement. Les trois quarts des gars présents n'ont pas compris grand-chose à ce qui leur a été dit. On avait l'impression que le type préparait sa prochaine campagne électorale. L'intention de nous offrir un verre de vin blanc et un gâteau était bonne. Pourquoi faut-il que tout ait été gâté par un arrière-petit goût de propagande?

Dans le camion, la plupart de nos camarades dormaient, leur petit livre à la main. Le vin et l'éloquence avaient eu raison de leur bonne volonté. H

M. MONTAGNON



G. Viollon

DANS LES

◀ Constantine, altière et secrète, posée sur son rocher et baignée d'une lumière qui la fait ressembler à Tolède. A ce soleil-là, la misère prend un autre ton. La guerre, une autre allure. Et pourtant...

Les vieux toits de tuiles romaines de la médina ▶ de Constantine, comme on les retrouve en Provence, en Italie et sur tout le pourtour de la Méditerranée où les légions de Rome sont passées avant les Turcs.

SEPT officiers sont là, dans une pièce sans caractère. La pièce, pas les officiers, c'est préférable. Le tribunal permanent des forces armées de Constantine est réuni. Il va siéger dans la salle voisine. Il se retirera ensuite et reviendra ici pour délibérer. C'est la formule.

Il n'est pas, aujourd'hui, « dans ses locaux », comme dit volontiers la police. L'immeuble qui lui sert de cadre d'ordinaire est situé en face de la grande entrée de la casbah. La casbah n'est pas un quartier de la ville, mais une sorte d'immense caserne abritant des services divers. Les gorges du Rhumel sont proches et un pont suspendu, de belle allure, les franchit.

Pour cause de travaux la cour d'appel nous a donné asile.

Ce qui me permet de me retrouver dans un cadre aussi inconfortablement administratif, aussi peu fonctionnel, que ceux de toutes les juridictions de la métropole. Sur ce point, tout au moins, l'Algérie est pleinement française.

Mais au-delà des murs, c'est une autre atmosphère. L'escalier d'honneur du palais descend vers la place où se tient le marché. La foule va, vient, grouille, palabre, discute, dans un brouhaha poussiéreux, malodorant, mais la lumière nord-africaine embellit tout. Celle, plus douce peut-être mais plus pâle assurément, de l'Ile-de-France a inspiré Edmond Rostand : *O soleil, toi sans qui les choses / Ne seraient que ce qu'elles sont!* Qu'aurait-il écrit s'il avait goûté à celui de Constantine? Sans doute en aurait-il gardé la nostalgie. Celle qu'éprouvent encore tous ceux qui l'ont connu, fût-ce le temps d'un bref séjour. Fût-ce un triste séjour qu'ils n'avaient pas voulu.

Je regarde par la fenêtre une maison aux trois quarts écroulée. Devant un mur debout vaille que vaille, un soldat des unités territoriales fait les cent pas nonchalamment, armé d'un long fusil qui fait songer à ceux du temps de la conquête.

Du côté de Cleveland

Que font-ils là, aussi inutiles l'un que l'autre, le soldat et le long fusil? Est-ce un humoriste qui les a placés ainsi à la hauteur d'une affiche publicitaire épargnée? On peut y lire : « Visitez le Constantinois, le pays du tourisme. » Pas précisément en ce temps. Quand les militaires sont des humoristes, ce sont en général des humoristes qui s'ignorent.

Un de mes juges s'est approché de moi. Son regard a suivi la direction du mien. Il a souri :

— Ce n'est pas le slogan du jour, mon colonel.

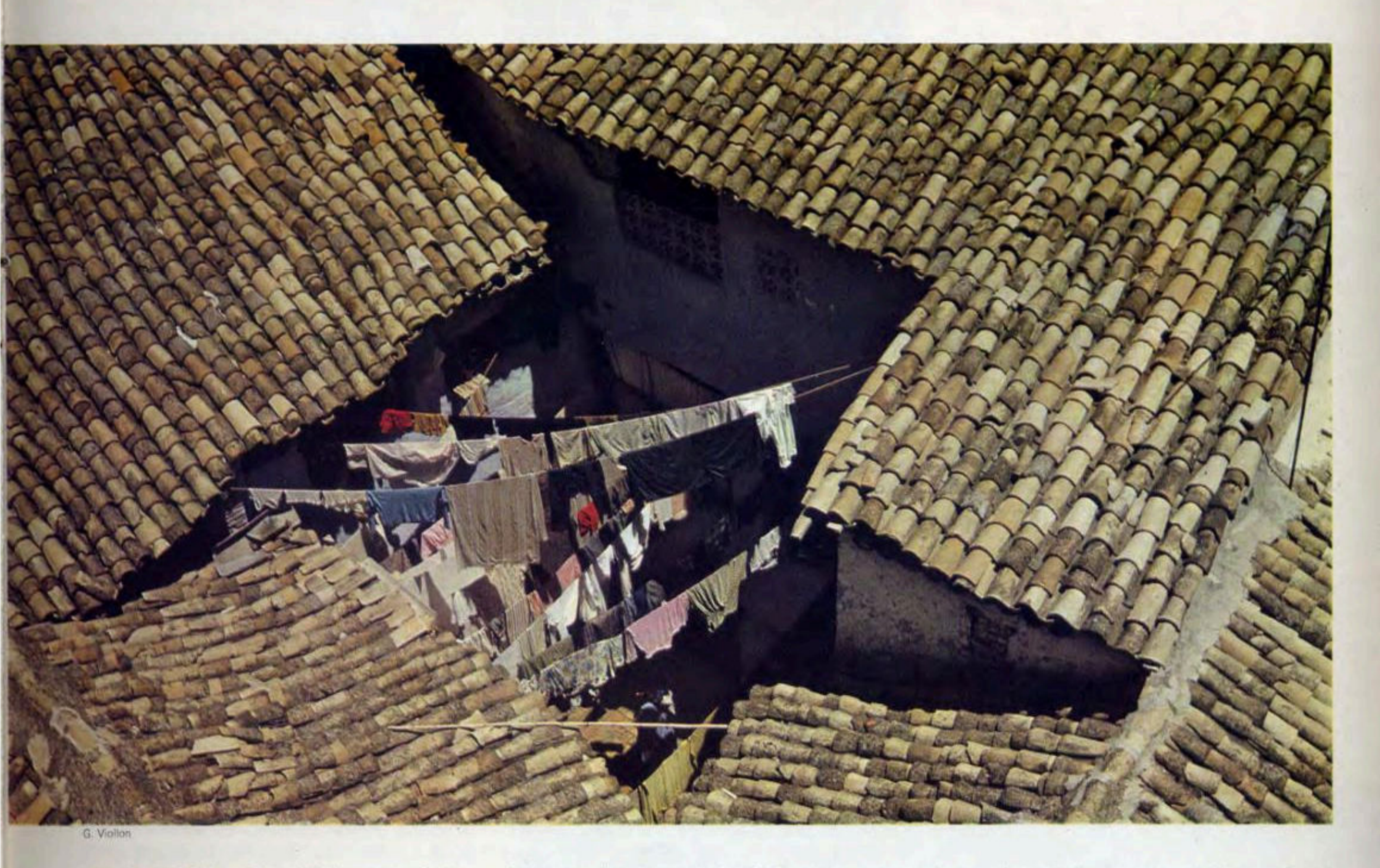
— En effet.

Nous avons du temps à perdre. L'audience n'est pas près de commencer. Je

Chapellon



COULISSES D'UN PROCÈS



G. Viollon

ne sais quel idiot a brouillé la transmission d'un ordre. Les détenus que nous devons juger ne seront pas amenés avant une heure. Si nous bavardions en les attendant, le juge et moi? Il est mince, blond, racé, plus très jeune et très sympathique. En causant avec lui, je le connaîtrai mieux. Ce qui ne peut pas nuire au président, fût-il en même temps colonel. L'inconvénient d'une juridiction militaire, c'est que ses membres ne se connaissent pas plus que les jurés d'assises le premier jour de la session. J'ai autour de moi, aujourd'hui, un vieux briscard d'adjudant-chef parachutiste pris par les Viets à Dien Bien Phu, un sous-lieutenant du contingent du service auto au visage timide d'enfant sage, deux capitaines et deux commandants, dont je sais seulement que deux sont de carrière et deux des réservistes rappelés. Je montre deux chaises voisines au juge sympathique, c'est un des deux commandants.

— Asseyons-nous, lui dis-je.

— Avec plaisir. Et c'est de bonne guerre. N'appartenons-nous pas ce matin un peu à la magistrature assise? Et vous, mon colonel, beaucoup plus que moi, si je ne m'abuse?

— Sans indiscrétion, vous êtes officier de réserve?

— J'ai l'impression que cela se voit. Je suis même un civil assez peu militaire : je suis prêtre.

J'en fus surpris.

— En Algérie?

— Absolument pas. Je suis, depuis une quinzaine d'années, dominicain aux États-Unis, du côté de Cleveland.

— Et on est allé vous chercher là-bas?

— Comme vous le voyez. Je vous dois même une confidence.

— Pas une confession, j'espère? Je n'ai pas les pouvoirs.

— Presque. Disons un aveu. Je suis venu sans aucun enthousiasme. Par devoir, c'est tout.

— C'est l'essentiel. Les enthousiasmes se déchirent aux réalités, le sentiment du devoir est plus coriace.

— Sans doute. Mais j'irai même plus loin. Je ne vous le cache pas : je suis très déçu.

— Ce sont des choses qui arrivent Puis-je vous aider à vous débarbouiller de vos déceptions?

— Je ne demande pas mieux, mais je doute que vous y parveniez. Vous voyez, je ne vous parle pas comme à un colonel véritable.

— Mettons plutôt que je ne le suis que temporairement.

Il aimait philosopher. Pas moi. Mais moi, je suis curieux de la psychologie de mes contemporains. Nous avons échangé nos vues. Nous n'avons pas perdu ce temps que nous avions à perdre. Je ne regrettais plus cet idiot brouillant l'ordre et l'audience retardée.

— Je suis déçu, dit au magistrat-colonel le dominicain-commandant, parce que je ne comprends pas. C'est entendu, la plaisanterie « Dans l'armée, faut pas chercher à comprendre » est classique et, hélas! souvent justifiée. Mais ici, c'est plus grave. La confusion dépasse de beaucoup les corvées de quartier et les marches et contre-marches qui promènent les hommes dans la nature et les ramènent le soir à leur point de départ sans qu'ils aient vu quoi que ce fût de ce qu'ils étaient supposés chercher. Elle dépasse même largement le cadre de l'armée. Elle est à la base. On m'a appelé pour faire la guerre, chose qui ne me ravit point mais qui, d'après les enseignements de l'Église, est un de mes devoirs envers César. Ici, j'apprends qu'il n'y a pas de guerre. Alors, pourquoi m'a-t-on arraché à mes autres devoirs, ceux que j'ai envers Dieu? ▶

◀ S'habiller ! Il arrivait parfois, sur ces marchés en plein vent, que les montagnards qui cloîtraient leurs femmes fissent, pour elles, les achats de robes. Alors, on pouvait voir des gaillards moustachus essayer ces grandes robes fleuries, ou en soie éclatante. Insolite...

"que maudite soit la guerre qui fait faire ces coups-là !..."

— Vous dépassez ma compétence, dit le magistrat-colonel.

— En tout cas, reprit le dominicain-commandant, je ne la dépasse pas en me plaçant sur le terrain qui est le vôtre, celui de la justice. La justice, jusqu'à nouvel ordre, apprécie des faits en les éclairant à la lumière du droit. Ma formule est peut-être un peu pompière, mais c'est cela, n'est-ce pas ?

— Votre formule me plaît, y compris le « jusqu'à nouvel ordre ». Oui, c'est cela.

— Vous présidez le tribunal militaire depuis quelque temps ?

— Depuis quelques mois.

— Comment peut-on, en justice, apprécier des faits qui sont des faits de guerre dans l'esprit de leurs auteurs et qui, selon la loi, ne peuvent pas être des faits de guerre, puisqu'en droit nous sommes en paix ?

— C'est très simple, lui dis-je. On ne peut pas. On fait de son mieux.

— Diable !

— Si vous invoquez le diable, vous aggravez la confusion.

Il sourit et j'ajoutai :

Dr Gaidamour



Un jour, l'O.R.O. (une des branches de l'O.A.S.) collera ses affiches sur les murs du marché, contre tout espoir...

— Je ne vous surprendrai pas en vous disant que nous n'avons même pas la possibilité de nous montrer indulgents pour tenir compte de l'esprit de l'auteur de l'acte, car aux combattants « purs » se mêlent de purs bandits, si on peut employer l'expression, comme dans toutes les époques troublées. Nous savons mal le mobile réel de l'homme que nous avons à juger.

— Sur ce point, en effet, vous ne me surprenez pas, fit le dominicain. J'ai une licence ès lettres, section histoire. Je me souviens d'une étude sur les coupeurs de pistes détroussant dans l'Ouest, pendant les guerres de Vendée, les voyageurs des diligences aux cris de « Vive le roi ! ». Ils n'avaient aucun rapport avec les Chouans véritables. Et je cite au hasard les guerres de Vendée. C'est toujours et partout pareil.

J'ai poursuivi.

— En outre, on a parfois, assez souvent, l'impression que, dans l'esprit des enquêteurs, un Arabe est présumé coupable simplement parce qu'il est un Arabe ; nous devons donc nous garder de tomber dans le même travers. En sens inverse, si nous ne pouvons tolérer des excès commis au préjudice des populations musulmanes, nous devons tenir compte du fait qu'ils le sont souvent par de jeunes soldats auxquels on n'a pas suffisamment appris à conserver leur sang-froid ni même à faire le service très difficile exigé d'eux. Sans compter qu'on leur apprend souvent le contraire en leur bourrant le crâne. Vous avez souvent siégé dans des tribunaux militaires ?

— C'est aujourd'hui la première fois.

— Alors, permettez-moi de vous conter quelques scènes plus ou moins graves, mais typiques, dont j'ai eu personnellement connaissance, par des dossiers ou par des témoins.

Je le mis au courant du drame des trois garçons d'Aïn-Beïda.

Des fils d'Européens. Ils avaient quinze ans environ. Ils étaient partis un matin pour une promenade à bicyclette. Le soir, ils ne reviennent pas. Ni dans la nuit. Au petit matin suivant, les recherches se déclenchent. Recherches malaisées. La région est truffée de ravins et de grottes. Très exactement le cadre qu'il faut pour faire disparaître à jamais des cadavres ou dissimuler longtemps des prisonniers. On avait signalé des bandes de fellaghas rôdant dans les environs. Était-ce vrai ? Était-ce faux ? C'était vraisemblable.

De fortes patrouilles sont expédiées dans tous les azimuts. L'une d'elles est composée d'une section d'infanterie. Ce ne sont ni des légionnaires ni des parachutistes, où les engagés sont nombreux. Simplement des petits gars du contingent. Les gradés compris.



Hadida

◀ Un local de « territoriaux », ces unités de pieds-noirs prélevées dans toutes les classes de la population civile pour seconder l'armée dans les tâches urbaines. Il est évident que les territoriaux ne pouvaient avoir d'autre slogan qu'« Algérie française ». On leur demandait de la défendre. Après le 13 mai 1958, ils ajoutèrent au slogan, la croix de Lorraine. Plus tard, ce fut le drapeau noir de l'O.A.S.

Le détachement arrive dans un douar isolé. Hormis les enfants et quelques vieillards, pas un homme. « Ils sont aux champs », disent les femmes. Des abords du village on voit la plupart des champs, pas un seul homme. « On les croyait aux champs, ils sont partis, on ne sait pas où ils sont allés. » L'officier demande si on a vu des hors-la-loi. Non, personne n'en a vu. A-t-on entendu parler de trois jeunes gens circulant à vélo ? Non, personne n'en a entendu parler. La fuite des hommes est suspecte ? Même pas. Ils prennent volontiers le large, sans rien avoir à se reprocher, quand une troupe approche, quelle qu'elle soit, armée française ou A.L.N., c'est plus prudent. Avec l'A.L.N. on est de corvée pour couper les poteaux télégraphiques, avec l'armée française pour les replacer ; de toute façon on perd son temps.

« Ho ! les gars, venez voir »

La section fouille le douar de fond en comble. Sans découvrir quoi que ce soit d'intéressant. On va rentrer bredouilles. Une fois de plus. Tant pis ! On ne peut pas rester là. On va rentrer.

Instinctivement, machinalement, un soldat donne un coup de crosse dans un tas de fumier. Qu'est-ce qui apparaît ? Un pied déjà décomposé. « Ho ! les gars, venez voir ! » Les gars viennent, déblaient, découvrent les corps des trois disparus. Nus, égorgés, émasculés !

— Salauds de fellouzes !

Un caporal vomit, qui n'avait jamais vu de cadavres. La fureur soulève les hommes. Les soldats du contingent ne sont plus trente civils déguisés en militaires, mais des vengeurs déchaînés. Quand la sainte colère passe sur une foule, bien fort celui qui parvient à l'arrêter, plus fort que les gradés de la section, et, dans ces cas, la colère paraît toujours sainte à celui qu'elle anime. On ne réfléchit pas. Si on avait réfléchi, on ne l'aurait pas fait. Mais quand on redevient capable de réfléchir,



Coll. particulière

◀ Il arrivait que les territoriaux fussent engagés dans des opérations. Ils n'avaient pas à faire, pour ça, de préparation militaire. La guerre, ils l'avaient, dans leur grande majorité, connue en Italie, en France...

c'est trop tard. Lorsque la section est repartie, seuls survivaient ceux des vieillards, des enfants et des femmes qui avaient pu échapper aux balles en s'enfuyant. Tout était brisé dans les gourbis. Pas un ne restait debout. D'autres morts innocents gisaient autour des trois premiers. Les gens du douar savaient, bien sûr, mais avaient-ils été des coupables ou des témoins eux-mêmes terrorisés? Les meurtriers des jeunes cyclistes étaient-ils des insurgés de l'A.L.N., ou de crapuleux bandits, ou des sadiques? Qui peut l'affirmer? Mais ce qui est certain, c'est que tous les hommes du douar sont passés au maquis. Comme dit une vieille complainte : *Ah! que maudite soit la guerre / Qui fait faire de ces coups-là.*

— Lorsque le conducteur d'une auto militaire voit sa route coupée par un troupeau que mène un berger maladroit et, en le dépassant, le couvre en arabe des insultes les plus faites pour le froisser, lorsque je le questionne : « Vous parlez arabe? » et qu'il me répond : « Non, mon colonel, j'ai tout juste appris de quoi leur causer », l'anecdote est sans signification si on la prend isolément; il y a, sur toutes les routes de tous les pays, des automobilistes mal embouchés qui ne posent pas de problèmes politiques. Mais lorsque de minimes incidents de ce genre se multiplient par dix, par cent, par mille, au point de devenir la réaction classique, leur nombre crée une atmosphère et elle est lourde de conséquences. Peut-on vraiment dire : par cent, par mille? Je me souviens d'une réflexion semblable, douze ans auparavant, pendant la guerre qui ne refusait pas d'en être une, au Maroc, entre Taourirt et Guercif, autrement dit entre l'Algérie et Taza. Je roulais de nuit, à toute allure, dans une contrée désertique. Un choc violent à l'avant de la voiture. Je dis au chauffeur, un soldat du train, un Européen : « Arrête! » Il me répond : « Oh! mon capitaine, ici et à cette heure, ça ne peut être qu'un bicot. — Arrête, bon sang! » Ce n'était heureusement qu'un grand chien sauvage. Il avait été projeté hors de la piste, mort. Un homme n'aurait pas survécu davantage.

— Oui, me dit le dominicain commandant, cela me fait songer à l'attitude d'un officier de mes amis chargé d'assurer une permanence dans un bureau d'état-major. Il disposait d'une chambre et d'un lit. Un soldat du plus beau noir les avait préparés. Il échangea quelques mots avec cet homme dans le style petit-nègre. Le lendemain, en repartant, mon ami tendit une cigarette au soldat : « Toi vouloir fumer? » Le Noir, courtoisement, l'accepta et répondit : « Je vous remercie infiniment, mon capitaine. » C'était un étudiant en philosophie.

Je commentai.

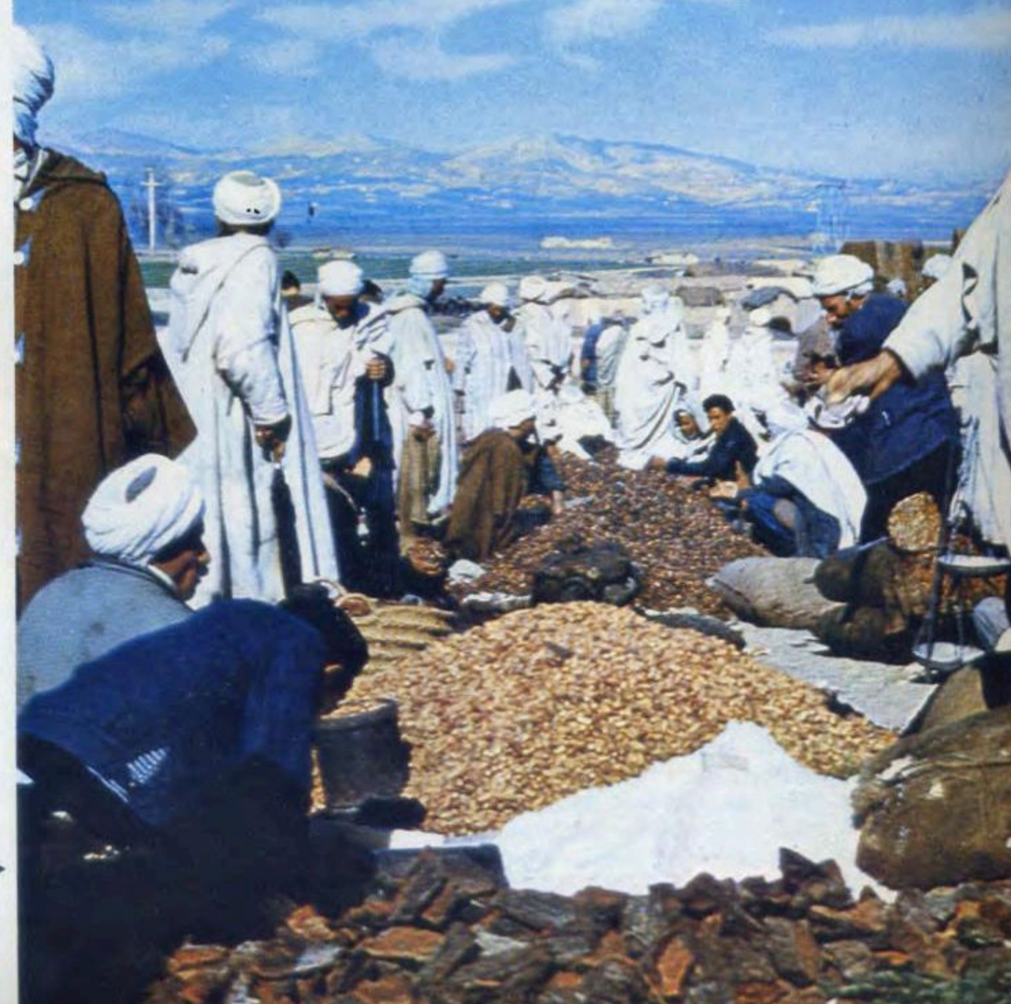
— Un peu l'histoire d'Ourida Bent Kébir.

— Quelle est l'histoire d'Ourida Bent Kébir?

Je la lui racontai.

Elle avait eu pour cadre la place d'un gros bourg proche de Sétif. Un jour de marché. Rien que des hommes et quelques femmes du pays. Cohue malodorante et pittoresque, palabres autour des couffins de légumes ou, un peu à l'écart, devant le café maure. Soudain, trois coups de feu au milieu de la foule. Un homme s'écroule. Tout le monde voit. Personne, pour tout l'or du monde, n'admettrait avoir vu. La masse humaine reflue, s'écarte du corps tombé comme d'un pestiféré. Tumulte. Glapissements des femmes. Des chiens aboient, des volailles s'échappent, un âne ▶

Chapellon



Mais à côté du drame qui accumule les morts et les ▶ condamnés, la vie continue, dans le Constantinois où les vieilles coutumes demeurent, tel le marché aux épices. A Telergma, on les achète à la criée, à même le sol.



Papin

▲ Des harkis, en « casquette Bigeard », au cours du bouclage d'un village. Harkis plutôt « relax ».



G. Viollon

◀ Ceux-là sont descendus du bled, vieux couple sage et résigné perdu dans la ville. Mais la guerre, là aussi, va les cerner.



G. Viollon

Ce regard d'almée, à ▶ l'ombre d'un voile noir, c'est celui d'une femme de Constantine en tenue traditionnelle. Le noir méditerranéen !

la "moukère" était étudiante en médecine !

rue. Le vide s'agrandit autour de la victime. La tache de sang s'agrandit aussi.

Une femme s'élance, une fatma voilée. Elle s'agenouille devant le corps. Elle se penche.

Deux gendarmes n'étaient pas loin. Ils n'ont rien vu, pour eux c'était vrai. Mais ils ont entendu. Ils se précipitent, à contre-courant du flot humain.

— Vous savez, mon colonel, devait me déclarer l'un d'eux, dans ces cas-là, faut pas compter sur les ratons pour dégager. Au contraire. Ils font exprès de nous empêcher d'avancer. Valent pas plus cher les uns que les autres. Tous des complices. Faudrait les embarquer tous.

Ils parviennent devant la victime. La main de l'un d'eux s'abat sur l'épaule de la fatma voilée. C'est un pied-noir. Il crie en arabe :

— Qu'est-ce que tu fais là, voleuse?

C'est sa réaction naturelle.

Elle réplique sans le regarder.

— Je l'ai vu tomber. Je le soignais.

Il la relève de force.

— C'est ton mari?

— Non, mais...

— Tu le connaissais?

— Non, mais laissez-moi vous expliquer...

— Pas d'histoires! Voleuse!

L'autre gendarme s'était à son tour agenouillé devant le corps. Il se redresse.

— Il a son compte, dit-il. Pas la peine de déranger un toubib.

Il s'adresse à la fatma :

— Tu as vu le type qui a tiré?

Toujours en arabe.

— Non.

— Comment, non? s'exclame, indigné, le premier. Tu m'as dit l'avoir vu tomber.

— Je l'ai vu tomber, je n'ai pas vu celui qui avait tiré.

— Menteuse!

Des soldats étaient cantonnés au village. Une patrouille arrive au galop. Une ambulance suit.

On emporte la victime. On emmène Ourida Bent Kébir. Au trou!

On ne sait pas très bien si c'est une voleuse, ou une complice, ou un faux témoin qui cherche à égarer. Mais elle est l'une ou l'autre, personne n'en doute. La guignarde qui passait par hasard, la moukère de bonne volonté qui a vraiment voulu essayer de soigner, personne ne l'admet. Inimaginable! Une fatma voilée est, par définition, ignare et peureuse. Normalement, elle aurait dû fuir comme les autres.

Elle n'a pas fui. Donc elle est suspecte. Au trou.

Elle est fouillée « par une personne de son sexe », comme disent les rapports de gendarmerie. Elle n'a pas de papiers d'identité sur elle, et d'un. Elle a des vêtements plus luxueux que d'ordinaire les paysannes, et de deux. Un comble, elle est propre! Autant de précisions qui aggravent son cas. Et elle se renferme dans un mutisme hautain.

" Ils m'avaient hérissée "

Heureusement pour Ourida le téléphone arabe a fonctionné. Son père arrive, bardé de références, dans une belle voiture américaine. Rien du fellah crasseux. Il n'est pas content. Ourida est étudiante en médecine à Paris. Elle parle français comme vous et moi. Quand elle vient rendre visite à sa vieille grand-mère dans la région, elle s'habille selon les coutumes. La tenue quartier Latin scandaliserait la vieille. Bien sûr, en entendant des coups de feu, Ourida s'était précipitée. On n'avait rien à lui reprocher. Au contraire.

— Mademoiselle, lui ai-je dit quelques jours plus tard, pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée devant les gendarmes?

— Ils m'ont tout de suite traitée de voleuse et de menteuse. J'étais coupable parce que j'étais une Arabe. J'ai voulu voir ce qu'ils feraient. La victime était morte, je ne pouvais lui être d'aucun secours.

— Vous avez un petit peu exagéré, vous ne trouvez pas? Il vous aurait suffi de dire en français aux gendarmes qui vous étiez. L'incident aurait été clos.

Elle a hésité un instant avant de répondre, mi-chair, mi-poisson.

— Ils m'avaient hérissée.

Hérissée. Ce sont ces mots-là qui expliquent l'histoire bien mieux que les grands procès.

— Oui, me dit le commandant, songeur.

Un adjudant se présentait à moi.

— Les détenus viennent d'arriver, mon colonel.

— Bien.

Nous avons pris nos képis et nous sommes entrés tous les deux ensemble dans la salle d'audience. H

Jacques BATIGNE

LA TRAJECTOIRE DES NOVICIENS



Les Noviciens, habitants de Novi, entre Alger et Cherchell. Là, le 19 décembre 1848, une frégate accosta, amenant les ancêtres des allègres convives de cette partie de campagne : la « mouna » que l'on célébrait chaque année à Pâques !

Coll. particulière

Bernard

Au-delà des vignes, il y a la mer... Au-dessus du village, la montagne. Les Noviciens vivent ainsi entre les lièvres et les mouettes, les perdrix et les oursins, les étoiles de mer et les champignons. Jusqu'en 1957.

A NOVI, même scénario que pour beaucoup d'autres coins. Tout est calme jusqu'en 1956. La guerre? Une autre fois! Les journaux la racontent, les échos la rapportent : cadavres, larmes, tragédies, d'El-Halia aux fermes d'Oranie et aux rues d'Alger. Mais à Novi, la guerre, on n'y croit pas encore. Ici, rien n'a changé. Les colons dans leurs vignes, les femmes dans leurs jardins et les gosses à l'école. Le dimanche, tout le monde à la messe. C'est un village pieux, laborieux et paisible, à

l'épopée des Français du village, l

◄ Ici, on a le goût des joies que prodiguent la foi, les vignes, et un tempérament qui, depuis 1848, a eu le temps de devenir méditerranéen. Dans « l'ancien temps », on venait de toute la côte assister aux fêtes-Dieu de Novi.



C'est à Cherchell, ► que les premiers pionniers accostèrent. Cherchell, l'antique Césarée, aux ruines blondes, aux jardins éclatants, la place Romaine, ses fontaines et, entre les ficus, la mer, toujours...

Coll. particulière

104 km d'Alger, sur la côte ouest, et 7 km de Cherchell, l'antique Césarée, aux ruines blondes, aux jardins flamboyants. Jusqu'à Ténès, toute la côte est splendide.

Devant leur porte comme des santons

Le Novicien a le goût des joies que lui prodiguent sa foi, ses vignes et un tempérament qui a eu le temps, depuis 1848, de devenir méditerranéen. Disons d'entrée qu'ici, l'étendue du vignoble n'a pas de quoi provoquer le scandale : 630 hectares pour 70 familles. Voilà pour l'ensemble des terres cultivables, voilà pour le recensement des paroissiens. Les parcelles dépassent rarissimement 15 hectares. Elles tomberaient plus volontiers à 7. Sept hectares donnent, bien cultivés – faites confiance aux pieds-noirs – une moyenne de 600 hectos de vin. Ce qui fait, bon an, mal an, 12 000 francs. C'est-à-dire qu'un Novicien, sa femme et ses gosses disposent chaque mois pour vivre de 1 500 francs. Ce n'est pas la gêne. Ce n'est pas le Pérou non plus. Bref, à Novi, on ne se plaint pas. Le village et les terres s'épanouissent dans un cirque éclatant, adossé aux montagnes et ouvert sur la mer. La vie s'écoule entre les mouettes et les perdrix, les oursins et les lièvres, les cigales qui chantent tout l'été et les autres, celles qui se planquent dans les rochers, celles dont on a coutume de dire que leur goût est « plus fin que celui de la langouste ». Entre les travaux, les fêtes, la chasse au sanglier, la pêche. Le soleil « cogne », le raisin fait son sucre. Quand vient septembre, les caves se mettent à veiller tard, et l'air de la mer se charge d'une odeur de futaille. Jusqu'en 1956, on descend encore dîner sur la plage. Dans le crépuscule, il y a des rires et, dans les paniers, du pain frais, du vin blanc, des citrons. Pour les oursins, cueillis d'un coup de fourchette. Autant d'oursins dans l'eau que d'étoiles dans le ciel. Les étoiles, on les contemple, par jeu on les compte, et quand elles filent sans crier gare, on hurle de dépit. Vive le bain de minuit, vive l'été qui n'en finit plus, qui s'attarde toujours un peu sur la peau des filles !

Les vieux restent au village. Assis devant leur porte, comme des santons, dans l'odeur des acacias, le long des rues tirées au cordeau en d'autres temps, quand le génie militaire édifia un Novi là où il n'y avait rien. Rien que le vent dans les broussailles et des chèvres qui buvaient le vent.

Grimpés sur des prolonges d'artillerie

Les vieux n'ont jamais su se coucher tôt. Ils sont robustes et gais. De surcroît, pour les longues soirées d'été, ils ont des souvenirs à revendre. Certains descendent directement des premiers émigrants. Ils s'appellent Roseau, Izard ou Malfettes. Écoutez les prénoms de leurs grand-mères, des prénoms de petites filles modèles : Clarisse, Adèle, Olympe, Justine, Estelle.

Quant aux arrière-grands-pères, ceux-là sont arrivés jusqu'à ce point précis de la côte cherchelloise grimpés sur des prolonges du génie. Nous les retrouverons tout à l'heure.

L'apothéose-couscous

1956, donc. Et plus précisément, aux environs de Pâques. L'église regorge de fidèles et de fleurs, les cloches carillonnent. Au bout des parcelles, la mer est calme, calme comme le ciel et comme les montagnes; les jeunes sont allés se balader, comme chaque année, pour voir éclore le printemps. Et soudain, coup de Trafalgar à Cherchell. Vingt rebelles emprisonnés s'évadent, laissant derrière eux les cadavres du vieux gardien et de sa femme. Ils se perdent dans le paysage. Non, ce n'est pas encore la guerre, bien sûr. Mais ça pourrait le devenir. La preuve en est que l'armée s'installe au village. Un bataillon de rappelés et une compagnie du génie. Les forces françaises. Du bon grain et de l'ivraie. Il y a ceux qui discutent avec les Noviciens, qui s'assoient à leur table, trouvent que le vin est bon, les filles jolies, les maisons pas plus riches que dans leur patelin de France et qu'au bout du compte ces Français-là mériteraient peut-être qu'on leur renvoyât l'ascenseur de la dernière guerre. Puis il y a les autres, ceux qui traînent leurs guêtres, braillent « la quille ».

On le sait, la wilaya 4 n'est pas le fruit



Marbot

d'une génération spontanée de guérilleros. Et les masses n'ont pas basculé au F.L.N. le temps d'une harangue. Si les chrétiens de Novi ont des annales qui datent de 1848, les musulmans aussi. De génération en génération, les histoires se transmettent. Aussi loin qu'on remonte, il n'y a pas trace, dans les cimetières, de tombes creusées après une *néfra* (1) ou après une ratonnade. Les musulmans cultivent leur orge et leurs jardins, dans les montagnes. Ils descendent à Novi au moment des vendanges. La dernière grappe coupée, ils en repartent, après la fête, après l'apothéose-couscous, en donnant rendez-vous aux colons pour la chasse au sanglier. Quand ces derniers font leur battue, il s'ouvre toujours une porte pour le café, le couscous et la galette. Qu'on me pardonne cette image d'Épinal. Il arrive que la réalité soit souvent plus convaincante encore que ces images-là. C'est rigoureusement vrai dans le cas de Novi. L'épopée des Français du village, les montagnards la connaissent. Elle a commencé comme dans un film.

(1) Brusque révolte arabe.

Mariage par procuration

Imaginez ! Sur cette frégate, une voix sauvage dut soudain crier : « Terre ! » Alors, aussitôt, c'est sûr, tout le monde se rua sur le pont. Jupes d'indienne, redingotes, marmaille, châles, cages et balluchons. Tous fixèrent cette terre, là-bas, avec les yeux de Christophe Colomb :

– L'Algérie !

C'était ELLE ! Ocre sur la mer bleue. Dans la lumière étincelante et froide de ce matin du 15 décembre 1848, des chapeaux ont dû voler follement par-dessus bord. Il y eut sans doute des larmes, des rires, des projets insensés dans la seconde, des signes de croix, des prières à genoux, entre deux piles de cordages, à coup sûr la grosse plaisanterie du boute-en-train de service et – pourquoi pas ? – un arrêt du cœur. Enfin ! L'Algérie ! C'était quelque chose, pour des gens qui venaient de se marier avec elle par procuration.

– Cherchell ! Ce doit être Cherchell !

Ceux du treizième convoi

Cherchell, oui, cette solitude blanche, dans les feuillages sombres. Autour, rien. Sinon cette terre nouvelle, cette belle endormie qu'il faudra réveiller à la pioche et à la charrue. C'est là que vont aborder les émigrants du treizième convoi. Qui sont-ils ? D'où sortent-ils ? Pour le savoir, il faut remonter le cours de l'Histoire, des routes maritimes, des rivières de France, jusqu'au quai de la Râpée, Bercy, le matin du 19 novembre 1848.

Les bateaux plats sont à quai. Ils vont emporter les colons et leurs familles. Une des embarcations transportera les bagages. Maigres balluchons. Mais un espoir fou ! C'est le treizième convoi. Des provinciaux de l'Est et du Nord que le fiasco économique de 1848 a jetés sur le pavé et poussés à Paris, devant les bureaux d'embauche. Louis-Philippe vient d'abandonner le pouvoir. Le gouvernement provisoire qui s'est constitué à l'hôtel de ville pare au plus pressé. Il faut absorber une partie des chômeurs qui « encombrent » la capitale. Créer des ateliers nationaux. Quant au surplus, preuve faite de leur non-embauche, chaque mairie de Paris leur donnera 1,50 franc de secours par jour. Nouveau rush de provinciaux. Fiasco des ateliers nationaux. Colère des *disoccupati*. Manifestations dans les rues. 17 mars, 16 avril, 15 mai. Un printemps chaud ! Si chaud qu'il renverse le gouvernement provisoire, fait éclore une commission exécutive. A sa tête, Cavaignac, un général, un ancien d'Algérie ! Il n'y va pas par quatre chemins : fermeture des ateliers nationaux et que les ▶

Marbot



De génération en génération, ici, les Français et les Arabes ont ensemble pêché, chassé, vendangé, ravaudé leurs filets, sans que jamais, jusqu'à la rébellion, le sang coulât. Puis, à la veille de Pâques 1956...

"vous serez la France, là-bas !" Et, aux accents de "la Marseillaise," on faisait de ces chômeurs des héros

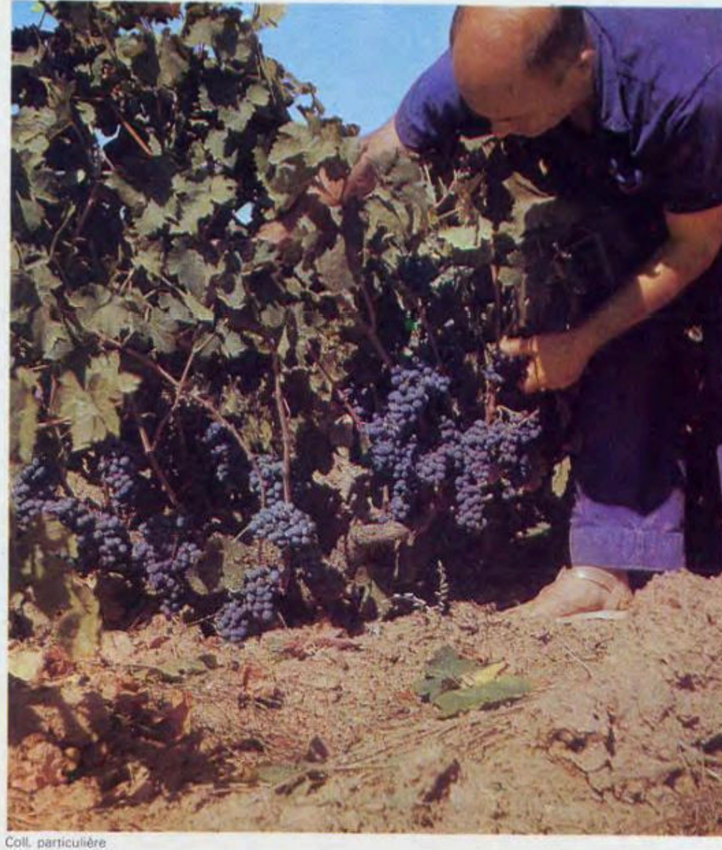
provinciaux rentrent dans leurs foyers ! Certains repartent. D'autres s'entêtent. Quand les ventres sont creux, la faim, au bout des fusils, est plus efficace que les idées. Émeutes de juin 1848. Barricades et sang dans Paris. Chute de la commission exécutive. Cavaignac prend la tête d'un pouvoir exécutif. Situation d'exception, mesures d'exception, tribunaux d'exception. Onze mille insurgés sont jugés. Tout citoyen pris les armes à la main sera déporté sans jugement. Mais « dans une colonie autre que l'Algérie ». A ce régime, le calme revient vite, Cavaignac est confirmé dans ses fonctions par acclamations de l'Assemblée et, à la Défense nationale, il appelle Lamoricière. Le grand vainqueur de Constantine a son ministère dans l'hexagone, mais son cœur est resté en Algérie :

– Il faut mettre ce pays en valeur !

« Vous serez la France là-bas ! »

Le 19 septembre 1848, il fait adopter par l'Assemblée un décret qui fonde 42 colonies agricoles en Algérie. A aucun prix on ne veut, pour ces colonies-là, les insurgés des journées de 1848. Cent mille chômeurs se présentent. On en retient 13 500. Limite d'âge : soixante ans. Que leur demande-t-on au départ ? De la moralité et de la santé. En contrepartie, que leur offre-t-on ? Du vent ! Mais ils ne le savent pas encore. Tout ce qu'on leur dit, ils le croient :

« Vous aurez : une habitation que l'État doit faire construire dans le plus bref délai ; un lot de terre de 2 à 10 hectares, selon l'importance de la famille ; les semences, les instruments de culture, le cheptel indispensables à la mise en valeur des terres ; une ration de vivres journalière, jusqu'à ce que vos terres produisent de quoi vous en sortir, vous et votre famille. »



Coll. particulière

◀ On leur avait dit : « Vous serez la France, là-bas », et ils firent de Novi une petite France vigneronne où, en septembre, l'air de la mer se chargeait soudain d'une lourde odeur de futailles. Alors, les caves se mettaient à veiller tard et une grande « fête-couscous » clôturait les travaux des vendanges.

Que demande le peuple ? Alors, imaginez la joie de Joseph-Jean Roseau (le nom n'est pas inventé) quand il retrouve, le soir, sa femme, la jeune Dodo-Marie-Barbe Roseau, pour lui annoncer ces bonnes nouvelles : « Finis, ma belle, finis, Paris, le froid, la solitude, l'oisiveté humiliante, le pot sans poule et la cheminée sans feu. Vive l'Algérie ! Il paraît qu'il y a du soleil ! Nous, nous faisons partie du treizième convoi ! Nous serons Noviciens. »

Quel joli terme, non ? Et comme il allait bien à ces futurs colons pétris de foi et de candeur !

Le treizième convoi : 322 hommes, 261 femmes, 140 garçons, 126 filles ; au total, 849 personnes, dont 42 n'ont pas deux ans. Ils s'appellent Aubert, Chartier, Gauthier, Izart, Cauterelle, Bournique, Major, Vautrin, Roseau... Beaucoup ont leurs enfants, et de surcroît ceux qu'ils adoptent...

Plan ! Rataplan ! Sur le quai, l'archevêque et son train, et le général Lamoricière en personne. Monseigneur les bénit et mon général leur remet un drapeau tricolore où sont inscrits en lettres d'or le nom de Novi et la date du départ : 19 novembre 1848 !

– Vous serez la France là-bas !

Aux accents de *la Marseillaise*, on est en train de faire de ces chômeurs des héros. La France, pour l'instant, ils vont la traverser une dernière fois, le cœur battant et le regard embué. La Seine,

Coll. particulière



◀ Ségrégation, paternalisme. Des mots qui, ici, sonnaient un peu creux. On s'asseyait à la même table. A l'arrivée des premiers pionniers, pauvres comme Job, les musulmans de la région s'étaient privés pour aider ces Français-là à démarrer. On s'en souvenait !



◄ Avant le temps des pampres, il y avait eu le temps du choléra, qui décima les premières familles de Noviciens. Alors, Novi n'était rien qu'un point dans les broussailles, où des chèvres buvaient le vent... Les vieux s'en souviennent encore. Leurs pères vécurent dans des gourbis...



La trajectoire des Noviciens va de 1848 à 1962. En chemin, tout se fit. Et les premières vendanges incitèrent les montagnards à descendre aider les pionniers. Puis, les travaux achevés, ces derniers montaient chasser dans la montagne. Paisible rythme des saisons... ▼

Coll. particulière



Coll. particulière

◄ « Tiens, pose pour la photo ! » Et le gosse retrouve le geste ravissant des fresques antiques. Il rit dans sa grappe. Un instant, la guerre est oubliée. Mais c'est pourtant un de ces matins-là que, brusquement, un « fell », planqué dans un arbre, à proximité de la vigne, assassina Étienne Coutas, un colon de Novi. 57 coups de couteau ! La trajectoire vacillait...



Coll. particulière

canaux du Loing, de Briare, latéral à la Loire, du Centre, enfin la Saône, puis le Rhône.

– Salut, les émigrants ! Vive les émigrants !

Il y a foule sur les rives. Une foule qui chante, leur jette des fleurs, leur vend des œufs, des volailles et du beurre. A bas prix. En quinze jours, les fleurs se faneront et, sur le court trajet d'Arles à Marseille, dans des trains sans vitres où s'engouffre le mistral qui se rue sur la Crau, les gosses claqueront des dents. Puis ce sera la mer... Et vogue la frégate !

« Le débarquement s'est fait par un temps magnifique à Cherchell. L'état sanitaire est excellent. L'arrivée des treizième et quatorzième convois, etc. »

Le reporter du *Moniteur algérien* de l'époque raconte encore que des fêtes ont accueilli les immigrants, que les Européens de Cherchell se sont cotisés et que les musulmans de Cherchell ont joint leur obole à celle des chrétiens pour aider les immigrants.

Le vieil agha Ghobrini a, pour sa part, donné 500 francs !

Et notre reporter enchaîne :

« Il était curieux de voir ces ménages parisiens, invités par les Arabes, aller manger gaiement le couscous, et la *diffa* (1) qui leur était offerte, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre. Cette hospitalité cordiale fut pratiquée tant que les colons séjournèrent à Cherchell. »

Les lendemains ne chantèrent pas longtemps...

Douze enfants meurent en quinze jours...

Pour arriver à Novi, on dut d'abord tailler un chemin à coups de serpe dans les broussailles, au fur et à mesure que le convoi d'immigrants progressait. Et, quand la route fut dégagée jusqu'au bout, il n'y avait pas de Novi mais, au bord d'une falaise, au carrefour de tous les vents qui soufflaient de la terre et de la mer, quelques tentes, rassemblées dans un camp. Décembre a fait du sol un bourbier. Dans les premières semaines, douze gosses meurent. Après le mistral, les courants d'air du camp de Novi les achèvent. Dès les premiers jours de janvier, trois célibataires demandent leur rapatriement immédiat.

Quant à la poignée d'immigrants qui s'entêtent contre vents, paludisme, moustiques, choléra, misère, canicule, et il faut en passer, la voilà qui s'organise. Pendant des mois, c'est le camping, la cuisine en plein air et le combat du défrichage. Les robes parisiennes se fanent, les peaux se tannent, il n'est pas rare de voir certaines Noviciennes porter, en guise de manteau, une capote de l'armée. Les visages se défont sous les coups de la faim et des fièvres. Mais, miracle ! six semaines après leur arrivée, les colons de Novi ont déjà défriché et ensemencé 250 hectares. Orge et blé. Ce sera la culture initiale. Puis le camp devient village.

En 1956, il reste encore à Novi une de ces premières maisons de la colonisation. Toutes étaient identiques, basses avec un toit en tuiles romaines débordant d'un mètre sur la façade pour la protéger du mauvais temps. A l'intérieur, en guise de plafond, un lattis de roseau. Quant au sol, il est en terre battue, et il faudra bien des protestations pour que les colons puissent marcher sur un sol ▶

(1) Fête.



Coll. particulière

◄ **Les derniers beaux jours. Puis les musulmans ne descendront plus des montagnes pour le temps des vendanges. Ils feront savoir aux Noviciens que le F.L.N. punit de mort ceux qui aideront les colons !**

alors, Auguste Karrière proposa le "kibboutz"!

décent. Mais enfin !... La vie s'organise, dans ce village rectangulaire, traversé d'est en ouest par trois rues parallèles. On défriche de l'aube au crépuscule, on meurt beaucoup aussi. Certains repartent. Les plus courageux fonderont définitivement le village. Tout ne peut être raconté en détail, car la trajectoire des Noviciens, qui va de 1848 à 1962, mériterait un gros volume.

Un jour, il y eut la vigne. Novi s'était placé sur son orbite agricole. Le village voguait vers un meilleur destin. Le phylloxéra ravage les vignobles français, alors la France se tourne résolument vers l'Algérie et y développe les vignobles.

1914-1918 : par les sentiers de la guerre, c'est la rencontre avec la métropole.

1939-1940 : de nouveaux noms sont gravés sur le petit monument aux morts.

1942 : les Alliés débarquent. La France n'est pas encore sauvée, mais les Noviciens reprennent leur musette et leurs brodequins pour voler à son secours.

1945 : armistice. Novi pavoise. Gerbe au monument aux morts, où d'autres noms se sont inscrits. Enfin, la paix. Enfin, le retour aux vignes, à la pêche, à la chasse. Enfin, les fêtes de l'été...

1948 : Novi a cent ans ! On ne lésine pas sur les drapeaux, les discours, les invitations, l'allégresse. Une stèle est élevée à l'emplacement du camp des premiers immigrants. Henri Roseau, un de leurs descendants, devenu professeur à l'École nationale d'agriculture d'Alger, écrit pour Novi une plaquette qui raconte tout, du premier palmier nain à la première cave coopérative, et qui dit aussi :

« Le village s'est maintenu, s'est développé. Nous qui héritons du labeur opiniâtre de nos anciens, nous avons pour tâche de continuer cette action... »

Le 7 septembre 1956, on trouve dans un fossé, au bord de sa vigne, le cadavre d'Étienne Coutas, l'adjoint au maire. Le « fell » lui a porté 57 coups de couteau. Cette année-là, les Noviciens n'ont pas vu descendre les musulmans des montagnes, pour le temps des vendanges. Le F.L.N. s'est installé dans ces montagnes. Il a lancé son ordre de grève générale :

– Qui aidera les colons sera un homme mort !

L'offensive économique

Menace qui s'assortit d'une mesure radicale. Les cartes d'identité sont raflées aux montagnards. Alors, Novi s'arrange avec les moyens du bord. On vendange parcelle par parcelle, en se prêtant mutuellement main-forte. Un des fils d'Henri Roseau a proposé à Coutas de l'aider :

– Je te remercie, mais j'ai trouvé deux jeunes musulmans du village !

Ils ont quatorze et quinze ans. Le tueur est planqué dans un arbre, en bordure de la vigne. Quand les gosses le voient, ils détalent, ayant eu le temps de remarquer que l'homme est immense, qu'il est armé d'un grand couteau. On lui a demandé de tuer Coutas. Ce qui fait partie de ce que le F.L.N. appelle, en wilaya 4, l'« offensive économique ». Tuer les colons, brûler les fermes, égorger le bétail, incendier le pied des vignes. Coutas est armé lui aussi ; quand il voit le « fell » se précipiter sur lui, Étienne Coutas sort son pistolet. Mais l'arme s'enraye. Le colon essaie de s'échapper ; dans la poursuite, il trébuche, tombe dans un fossé. Alors, l'autre saute sur lui et s'acharne.

Deux mois plus tard, le 25 novembre 1956, André Malfettes, soixante-douze ans, est assassiné à son tour. Une charge de chevrotines en pleine poitrine. Puis c'est Meslet, un autre colon. Cette fois, l'étau se resserre. Quand les Noviciens regardent vers la montagne, ils savent maintenant que c'est là que les tueurs se planquent et que la chasse au sanglier fait partie des temps révolus. Désormais, la cible, c'est l'homme seul dans son champ. Dans les bistrots du village, on remâche sa colère, on se dit qu'il faut faire quelque chose. Il n'est pas question de laisser les parcelles en jachère. Alors, Auguste Karrière propose une solution : la formule du kibboutz. Karrière, c'est la conscience de Novi. C'est le sage, le calme, le pieux. On dit de lui, à Novi : « Quand on est avec Karrière, on essaie de se faire meilleur. » Justice et charité sont les vertus qu'il pratique quotidiennement et jusqu'à l'abnégation. Quand il sera assassiné à son tour, en 1961, les Noviciens apprendront que ce petit colon était frère tertiaire des dominicains. Après la mort de Meslet, c'est lui qui propose donc les travaux collectifs, l'arme à l'épaule, les uns cultivant sous la protection des autres, à tour de rôle. Et pendant toute l'année 1957, Novi yivra à l'heure de l'autodéfense, menant son combat rural comme faisaient les premiers pionniers. Jusqu'à quand, cette fois ? **H**

Marie ELBE

Coll. particulière



Des tombes fraîches s'aligneront dans le petit cimetière, près des stèles et des caveaux où l'on peut encore lire le nom des premiers Français, que le vent de l'Histoire effacera peu à peu. Ici, c'était Novi, un petit village comme bien d'autres en Algérie. ►

HISTORIA magazine

Hebdomadaire
paraissant tous les lundis
Éditions Jules Tallandier
Directeur de la publication : ***Maurice Dumoncel***
Directeur des périodiques : ***Georges Mazoyer***

Directeur : ***Yves Courrière***
Conseiller auprès de la Direction : ***Général Beaufre***
Rédacteur en chef : ***Jean Fontugne***
Adjoints : ***Jacques Kohlmann***, ***Marie Elbe***
Chef service photo : ***François Wittmann***
Directeur des publications Historia : ***Christian Melchior-Bonnet***
Administration : ***Christian Clerc***
Maquettiste : ***Claude Rebelo***

Dessinateur : ***John Batchelor***
Fabrication : ***Roger Brimeur***
Secrétariat de la rédaction : ***Brigitte Le Pelley Fonteny***
Adjoint : ***Charles Meyer***
Directeur de la promotion : ***Jacques Jourquin***
Assistantes : ***Chantal de Pinsun***, ***Françoise Rose***
Relations publiques : ***Claude Bénédick***
Abonnements : ***Jean-Loup Pellé***

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
Librairie Jules TALLANDIER
17, rue Remy-Dumoncel, PARIS-14e. **Tél. 707-17-89.**
Télex 21311. Publio Réf. 581.
Prix de vente au numéro : France, 3 F. — Belgique, 30 FB. Suisse, 3 FS.

ABONNEMENTS

FRANCE : 61, rue de la Tombe-Issoire, PARIS-14e Tél. 707-17-89. CCP « HISTORIA MAGAZINE » Paris 2778-70 ou chez votre dépositaire.
BELGIQUE : S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, 65, rue de Hennin. B 1050 BRUXELLES. - Tél. 47-69-29. CCP BRUXELLES 1882-34.

Tarif :
1° 6 mois - 24 numéros.
67 FF - 670 FB - 67 FS - Autres pays : 82 FF.
2° 1 an - 48 numéros.
123 FF - 1 230 FB - 123 FS - Autres pays : 153 FF.
3° 1 an - 48 numéros, 3 reliures dont 1 gratuite.
159 FF - 1 590 FB - 159 FS - Autres pays : 198 FF.
4° 2 ans - 96 numéros, 6 reliures dont 2 gratuites.
302 FF - 3 020 FB - 302 FS - Autres pays : 350 FF.

RELIURES :
FRANCE : 18 F chez tous les dépositaires ou Franco.
BELGIQUE : 195 FB chez les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite-Ile, 1070-BRUXELLES CCP 416-69.
SUISSE : 18 FS chez tous les dépositaires.

NOTE A NOS ABONNÉS :
1° Les abonnements peuvent être pris à partir du n° 194 (nouvelle série Historia Magazine-Guerre d'Algérie) ou du numéro en cours.
2° Les souscripteurs au tarif n° 4 s'engagent pour la totalité de la collection. Ils ont la possibilité d'effectuer leur règlement en deux fois : à la souscription : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF ; au 48e numéro : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF.
3° Tout souscripteur ayant choisi notre tarif avec reliure recevra avec ses premiers numéros les 3 reliures nécessaires pour relier 48 numéros.
4° La publication est hebdomadaire, mais en juillet et en août il ne paraîtra que deux numéros par mois.
5° Toutes nos revues sont expédiées sous carton fort et bénéficient par conséquent d'un maximum de protection.
6° Pour toute correspondance relative à votre abonnement (changement d'adresse, réclamation, renouvellement), envoyez-nous l'étiquette collée sur notre dernier envoi, elle porte toutes les références vous concernant.
7° Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 2 F en timbres.

CHRONOLOGIE
Octobre 1957

FRANCE

4-17 : pressenti, Guy Mollet renonce à former le gouvernement. Antoine Pinay tente de dénouer la crise, mais, le 18, l'Assemblée nationale lui refuse l'investiture par 258 voix contre 198, avec 60 abstentions.
22 : Guy Mollet, de nouveau pressenti, accepte de former un gouvernement et échoue devant l'Assemblée nationale par 290 voix contre 227 avec 27 abstentions, le 28.
30 : Félix Gaillard pressenti par le président Coty.

AFRIQUE DU NORD ET MOYEN-ORIENT

1er : incident aérien à Sakiet.
4 : manifestation à Tunis pour l'évacuation des troupes françaises.
8 : graves incidents à la frontière syro-turque.
10 : suppression des Chambres économiques françaises en Tunisie.
13 : envoi d'unités égyptiennes en Syrie.
14 : revendications marocaines sur le Sahara présentées au conseil de tutelle des Nations unies.
16 : la zone nord du Sahara espagnol est intégrée au Maroc.
17 : révolte d'une unité saharienne, qui massacre ses officiers.
25 : réunion à Tunis des chefs du F.L.N.
28 : signature d'un accord de coopération économique syro-soviétique.
29 : Ben Zvi réélu président d'Israël.

AMÉRIQUE

16-22 : la reine Elizabeth II en visite aux États-Unis.

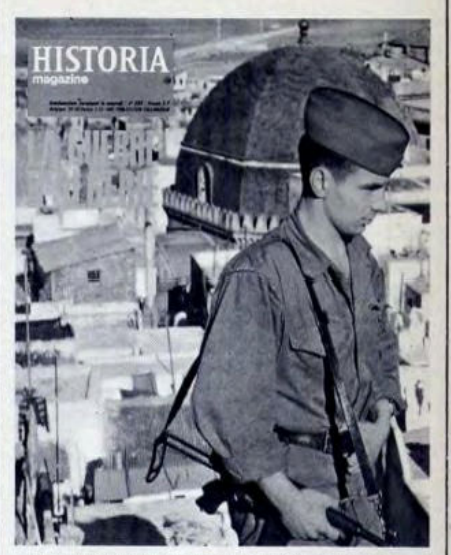
ASIE

4 : accord commercial sino-suédois.
11 : crise gouvernementale au Pakistan.
3-13 : Nehru en visite au Japon.

EUROPE

4 : lancement du « Spoutnik », premier satellite artificiel.
5 : Milovan Djilas condamné à 7 ans de prison à Belgrade.
19 : l'Allemagne fédérale rompt ses relations avec la Yougoslavie qui a reconnu l'Allemagne démocratique.
21 : accord italo-yougoslave sur les frontières.
22 : Konrad Adenauer réélu chancelier d'Allemagne fédérale par 274 voix contre 192.
26 : Malinovski remplace Joukov au commissariat à la défense d'U.R.S.S.

LA SEMAINE PROCHAINE



BLEUS DE CHAUFFE CONTRE YACEF SAADI

Sommaire du n° 232 :

Imprimé en France - Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris. Dépôt légal 2e trim. 1972. — N° d'imp. C. 70. Librairie Jules Tallandier, Paris N° 2040.
Directeur responsable de la publication : Maurice DUMONCEL.

L'Echo d'Oran
ADOLPHE PERRIER (1844-1879)
PAUL PERRIER (1879-1937)
LUCIEN PERRIER (1937-1956)
Présidents d'Honneur
et du Conseil d'Administration :
RAOUL PERRIER - PAUL MANNONI





MARDI 1er OCTOBRE 1957 DIRECTEUR : Pierre LAFFONT N° 30.969

A LA COMMISSION DU DÉSARMEMENT DES NATIONS-UNIES

Par 279 voix contre 253 sur 532 votants

L'ASSEMBLÉE REFUSE LA CONFIANCE ET REJETTE LE PROJET DE LOI-CADRE

Le ministère Bourgès-Maunoury est démissionnaire

PARIS. — Le débat sur la question de confiance s'est engagé, hier matin, devant l'Assemblée nationale, devant une assistance exceptionnelle, à la mesure de l'enjeu de la discussion.

Le premier orateur à expliquer son vote, M. Jean-Paul David (R.G.R.) a d'abord réclamé du gouvernement une déclaration précise sur le problème des livraisons d'armes italiennes à la Tunisie. Il estime que, par cette déclaration, le gouvernement doit s'engager à consulter l'Assemblée avant la libération de toute nouvelle tranche d'aide financière à la Tunisie.

Par Jean PERRET

M. MITTERRAND : « Le texte présente d'importantes faiblesses »

La séance de l'après-midi

SUITE PAGE 3 (ASSEMBLEE)

DEUX RESPONSABLES

Par Maurice COMBAUT

SUITE PAGE 3 (COMBAUT)



L'intervention du Président du Conseil

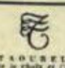
SUITE PAGE 3 (BOURGES-MAUNOURY)

PASCALE AUDRET TRIOMPHE DANS « LE JOURNAL D'ANNE FRANK »

La première publique de la pièce célèbre « Le Journal d'Anne Frank » a eu lieu dimanche soir au théâtre Montparnasse.

L'interprète du rôle bouleversant d'Anne Frank, Pascale Audret (qui sera majeure dans dix jours seulement) y a remporté un véritable triomphe.

La grande comédienne Marguerite Jamois, directrice du théâtre Montparnasse, embrasse Pascale Audret en pleurant de joie, après le rideau final. (IP)



DIALOGUE DE SOURDS ENTRE LES OCCIDENTAUX ET L'UNION SOVIÉTIQUE

QUI SE REJETTENT MUTUELLEMENT LA RESPONSABILITÉ DE L'ÉCHEC DE LONDRES

NEW-YORK. — La Commission du désarmement s'est réunie, hier matin. Elle fait suite au Comité du désarmement, dont la dernière session s'était prolongée pendant cinq mois.

Les Occidentaux y avaient présenté un plan qui fut repoussé par le délégué de l'Union Soviétique. « Ce plan, devait indiquer le premier orateur présent dans le débat, M. Cabot-Lodge (Etats-Unis), constitue un ensemble de propositions pratiques et réalistes, qui peuvent être appliquées immédiatement. Nous regrettons que l'U.R.S.S. n'ait pas cru devoir le prendre en considération, mais nous espérons qu'elle reviendra sur cette attitude négative ».

Rappelons que Moscou avait demandé l'arrêt des expériences atomiques, comme première mesure susceptible d'aboutir au désarmement.

A ceci, M. Cabot Lodge a répondu :

— Nous ne pouvons pas dans l'intérêt de notre sécurité et de celle du monde libre, accepter d'interrompre la mise au point des armes nucléaires, à moins que ...

... qui pourrait résulter de l'expérimentation des armes atomiques. Il appartient à l'U.R.S.S. de faire connaître ses intentions ».

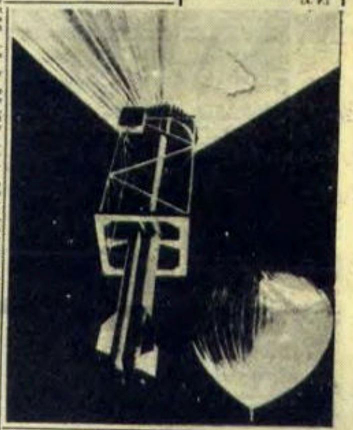
SUITE PAGE 3 (DESARMEMENT)

FUSEE EN BALLON

La nouvelle fusée américaine qui sera prochainement mise à l'essai sur l'atoll Eniwetok, dans le Pacifique, prendra l'air à l'aide d'un ballon.

L'énorme ballon de plastique l'emportera à une altitude de 30.000 mètres. La fusée sera, à partir de ce moment, téléguidée de la terre et pourra atteindre une altitude de 1.000 km à 6.000 km.

Ce dessin montre d'une part, la fusée accrochée à son ballon, d'autre part, à droite, une vue générale de l'énorme ballon de 65 mètres de diamètre, en forme d'oignon. (A. P.)



Les effectifs de l'armée américaine réduits de 100.000 hommes

WASHINGTON. — L'Armée américaine va être amputée d'une division blindée et de 14 bataillons de défense antiaérienne. Cette décision a été prise par M. Charles Wilson, secrétaire à la Défense dans le cadre du programme d'économies budgétaires.

Au total 100.000 hommes seront démobilisés à la date du 30 juin 1958, 71.000 d'ici au 1er janvier 1958 et 29.000 ensuite.

Dans sa résolution de politique générale

LE R.D.A. PROPOSE LE RENFORCEMENT D'UNE COMMUNAUTÉ FRANCO-AFRICAINE

IMPORTANT INCENDIE DANS LES ALPES MARITIMES

LA FETE DE LA « MOISSON DU RIZ » A ARLES

Au cours de la fête officielle des « Prémices du riz », Arles a célébré dimanche, dans l'allégresse, une grande réussite de l'agriculture française : pour la première fois, la riziculture métropolitaine va satisfaire les besoins de la consommation française en riz courant.

De nombreuses et pittoresques manifestations se sont déroulées à cette occasion.

Sur notre photo : Arlésiennes et Arlésiens, dans leurs costumes pittoresques aux couleurs chatoyantes, portant les premières gerbes de riz, défilent dans les rues d'Arles. (AGIP)

Deux graves catastrophes ferroviaires dans le monde

PAKISTAN : 150 morts, 64 blessés
NIGERIA : 35 morts, 122 blessés

Au Nigéria un viaduc s'effondre

Dans une motion adoptée à l'unanimité

Le parti travailliste critique la politique économique et financière du gouvernement

APRES NASSER ET LA SYRIE

BOURGUIBA EXERCE A SON TOUR UN CHANTAGE QUI PAIE

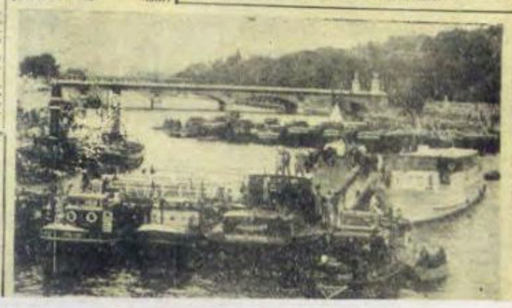
Par Daniel CAZEL

SUITE PAGE 3 (CAZEL)

Le calme règne à Little Rock

LA MESSE DES BATELIERS AU SALON NAUTIQUE

UNE AURORE BORÉALE OBSERVÉE EN EUROPE



Le gouvernement Bourgès-Maunoury a eu une existence éphémère : l'affaire d'Algérie fait de l'instabilité ministérielle une constante de la IVe République. A l'Assemblée, le projet de loi-cadre a rencontré l'opposition conjuguée de Jacques Soustelle et de Léopold Sédar Senghor, des communistes et des républicains sociaux, les critiques de Mitterrand et le réquisitoire de Duclos.